Portfolio

Justin Delareux

juin 2025

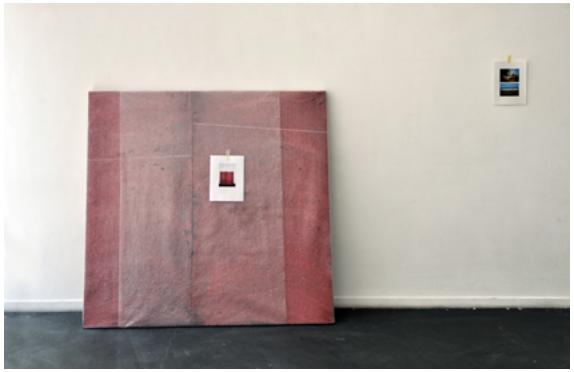
http://www.justindelareux.fr
http://www.revuepli.fr

contact : justin.delareux@gmail.com

Travaux (sélection) p.3
Presse / Articles (sélection) p.64
C.V p.85

Une entreprise à défaire, 2008
Peinture-action, in-situ, châssis entoilé peint, inscription, déplacement

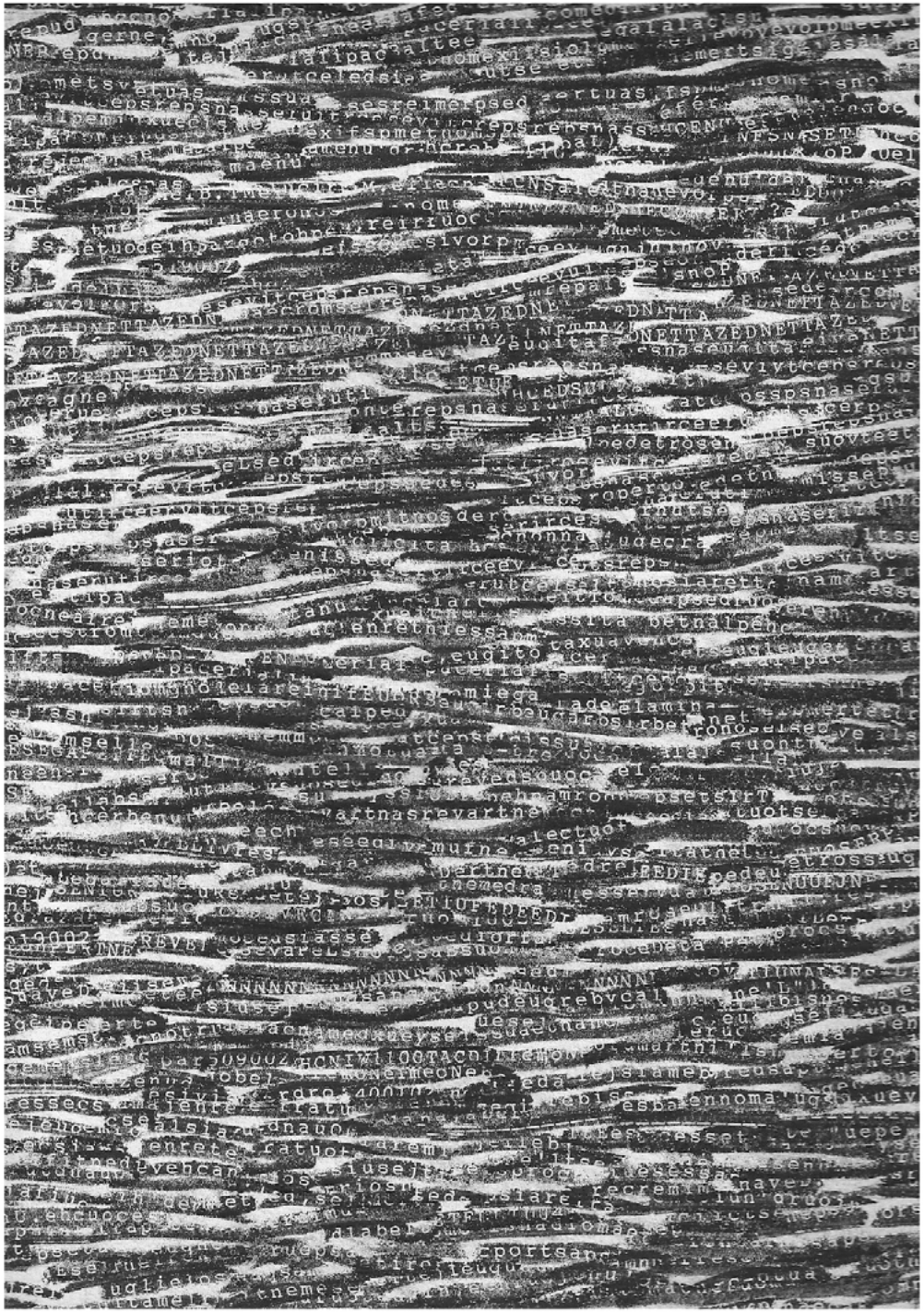
***Ce qui vient,* 2009**
peinture sur toile, papier imprimé, adhésif, goudron sur bois, bois calciné, peinture de marquage
Installation, ESBA-TALM, 2010, archives



Vues d'installation, 2009
Installation, ESBA-TALM, 2010, archives

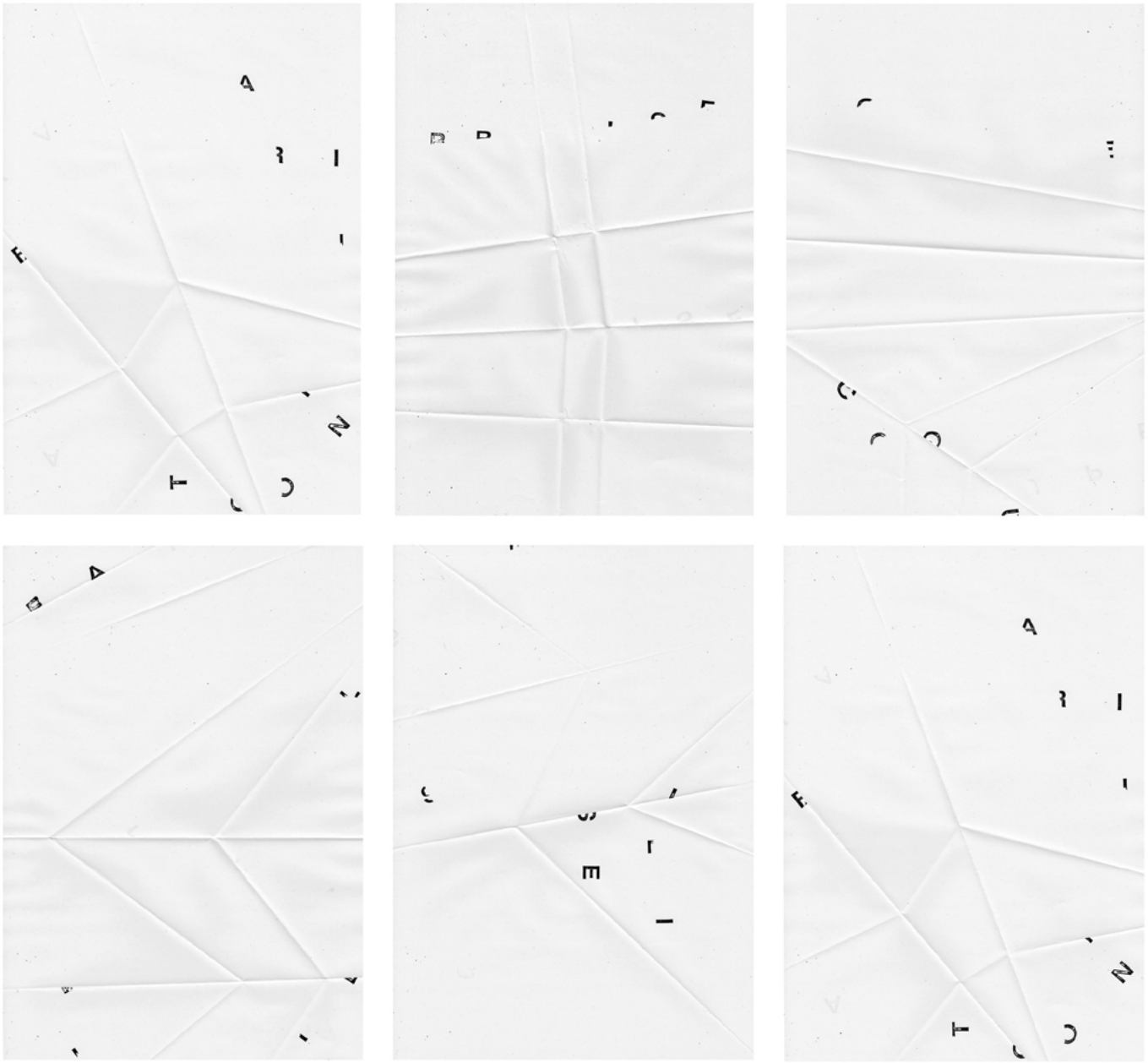
Vidéo-projections à l'échelle de la ville, (extraits) 2010, 2011, 2013, 2018
Séquences textes, textes-images ou images seules
Vues : Le Mans (avec le dispositif Grandes-Images) et Paris (Manifestation artistique *Nuit Blanche*)

Dispositif également expérimenté au congrès HEART / ELIA (Nantes, 2010), ainsi qu'au MAC/VAL (Vitry-sur-Seine, 2012)



Mémoire.s, 2012
Texte-dessin, sur papier arches, format 24x32cm

Réalisé à partir d'un ruban encreur de machine à écrire trouvé dans la rue deux années avant la réalisation du dessin.



***Destituants* (extraits), 2011-2017-2019-2023**
Plis, texte, encre typographique, papier.s, formats variables. Réalisation / Processus, sous la contrainte minimale d'un geste en trois temps.
Ouvrage sur grands formats transparents, exposés à L'atelier (Nantes) pour le CLOU 12 (2019), collection particulière.
Édition liée : *Quelques verbes d'action*, éditions pariah, 2019

Relier-Traverser, 2023
Plis, texte, encre sur papiers transparents, 10 ouvrages de 100 x 75cm, vue in-situ et détail.
Réalisé pour l'exposition *H2O*, galerie des Franciscains, Saint-Nazaire (2023)
Exposé au Salon du dessin contemporain de Saint-Briac (2025)

(...) *Acte-texte* est une suite de tentatives, une réponse aux nombreux questionnements relatifs à la matérialité de l'écriture et à la situation du poème au monde. Substituer à l'illusion du poème comme nécessité absolue, la réalité littérale d'une expérience. Il s'agit là de concentrer l'objet de l'écriture et l'écriture de l'objet, le lieu de l'écriture et l'écriture du lieu. (...)

Actes-textes (extraits), 2010-2022-
Écriture hors-page, in-situ, contextuelle, la photographie comme document, format et supports variables.
(trois tirages en collection publique (ArtDelivery Beaux-arts de Nantes et Arthotèque de La Roche-sur-Yon + tirages en collections privées)

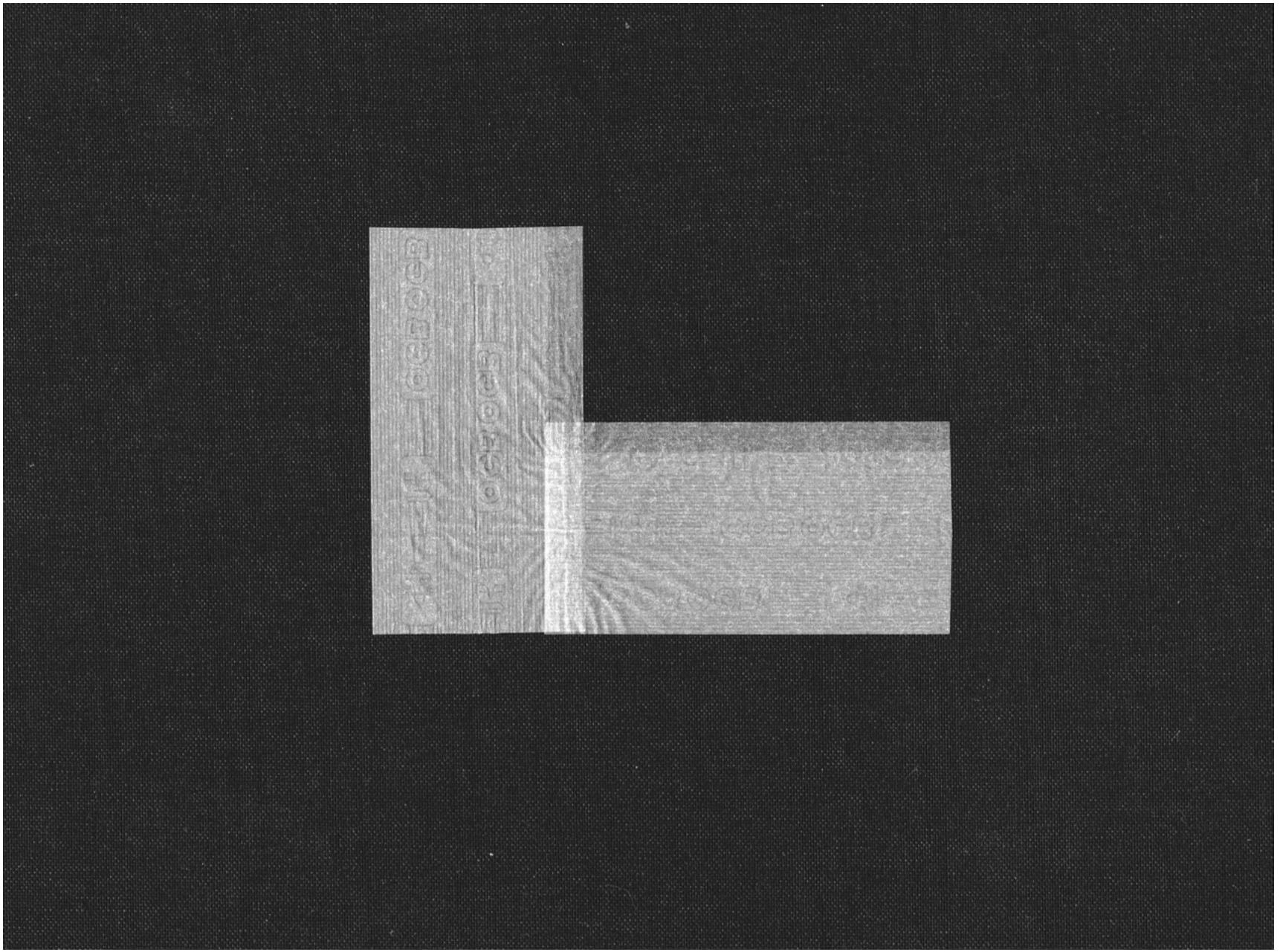
Écrire, 2025
Acte-texte, formats et supports variables

Sans titre (Allonnes), 2010
Photographie numérique, format 50x70cm
5 exemplaires + 1 E.A

Photographie prise suite à une intervention in-situ.
Issue de la série des *Dispositions*

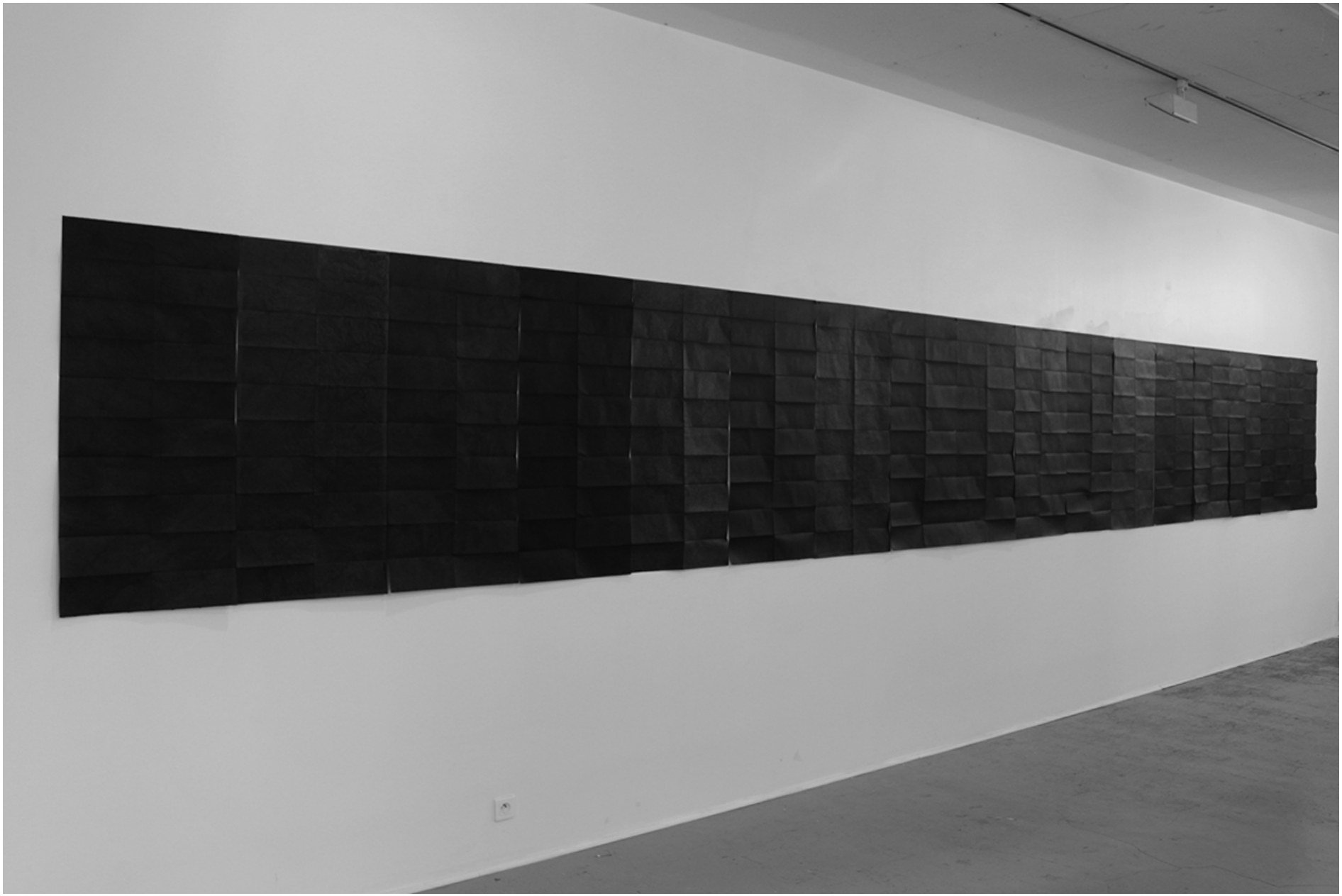
La série *Dispositions* est une suite d'ouvrages utilisant la photographie comme moyen de rendre compte d'une intervention contextuelle et très souvent d'un geste sculptural éphémère. Le processus de travail se déroule généralement en trois ou quatre gestes simples. Une observation du lieu et du contexte, une intervention (montage/démontage, assemblage, déplacement), une prise de vue. L'intervention donne lieu à la création d'un volume qui est laissé sur le lieu de la prise de vue. L'économie de moyens est l'une des directives-orientation qui précède ce processus, c'est un des fondements que l'on peut retrouver dans nombre de mes travaux. Je pense souvent à lier l'économie de moyens à la concision et à la précision. Cette série des *Dispositions* intervient généralement dans un contexte architectural, social et économique précis, contexte qui contribue à l'élaboration du geste et de la forme qui en résultera.

Dispositions, (extraits) 2010 - 2024
Série photographique, argentique et numérique, formats variables

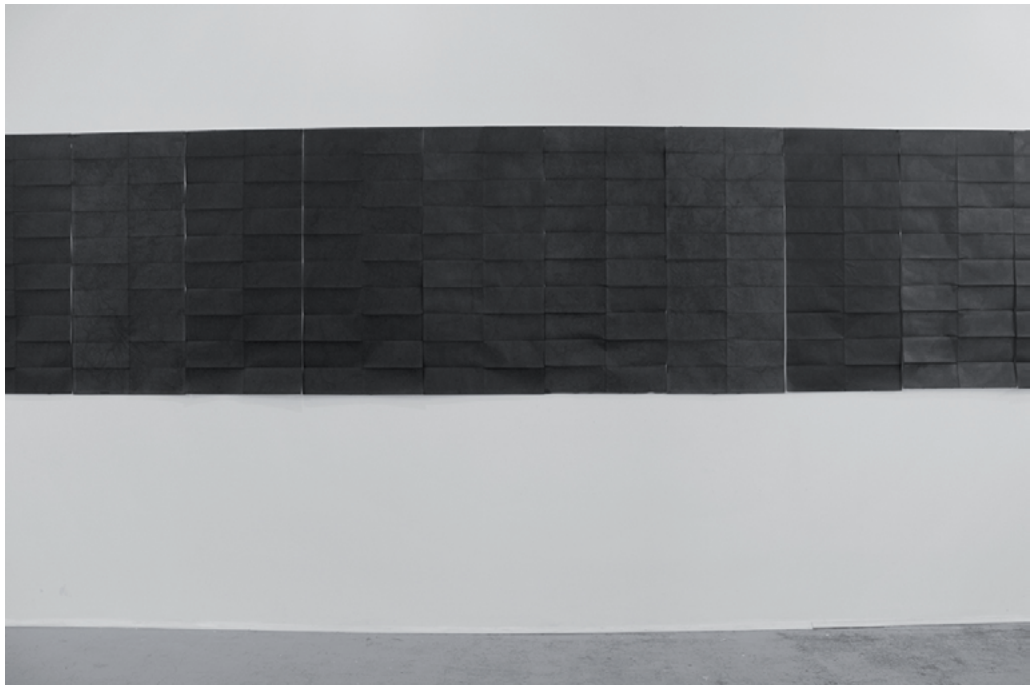


La cité radieuse, 2015
Photographie, formats variables, 7 exemplaires

Ypeurie, 2014
Photographie, document, formats variables,

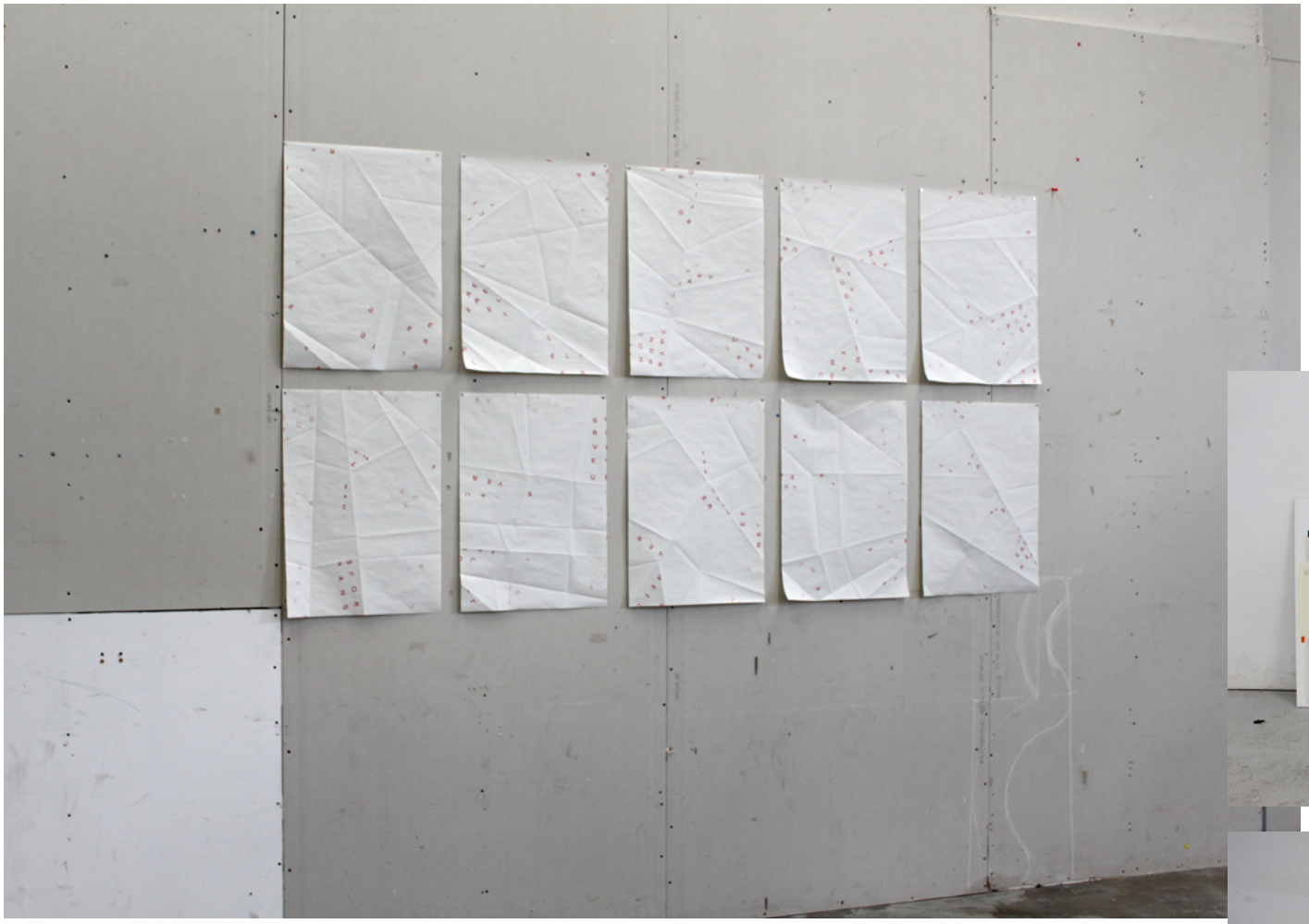


Réaliser la nuit, 2011, 2015
Cartes routières, teinture industrielle préparée, solvants, formats variables selon assemblages et lieux.
Marseille (2011) , Nantes (2015) – ici : vue d'exposition *Remburnir,* Nantes, 2015



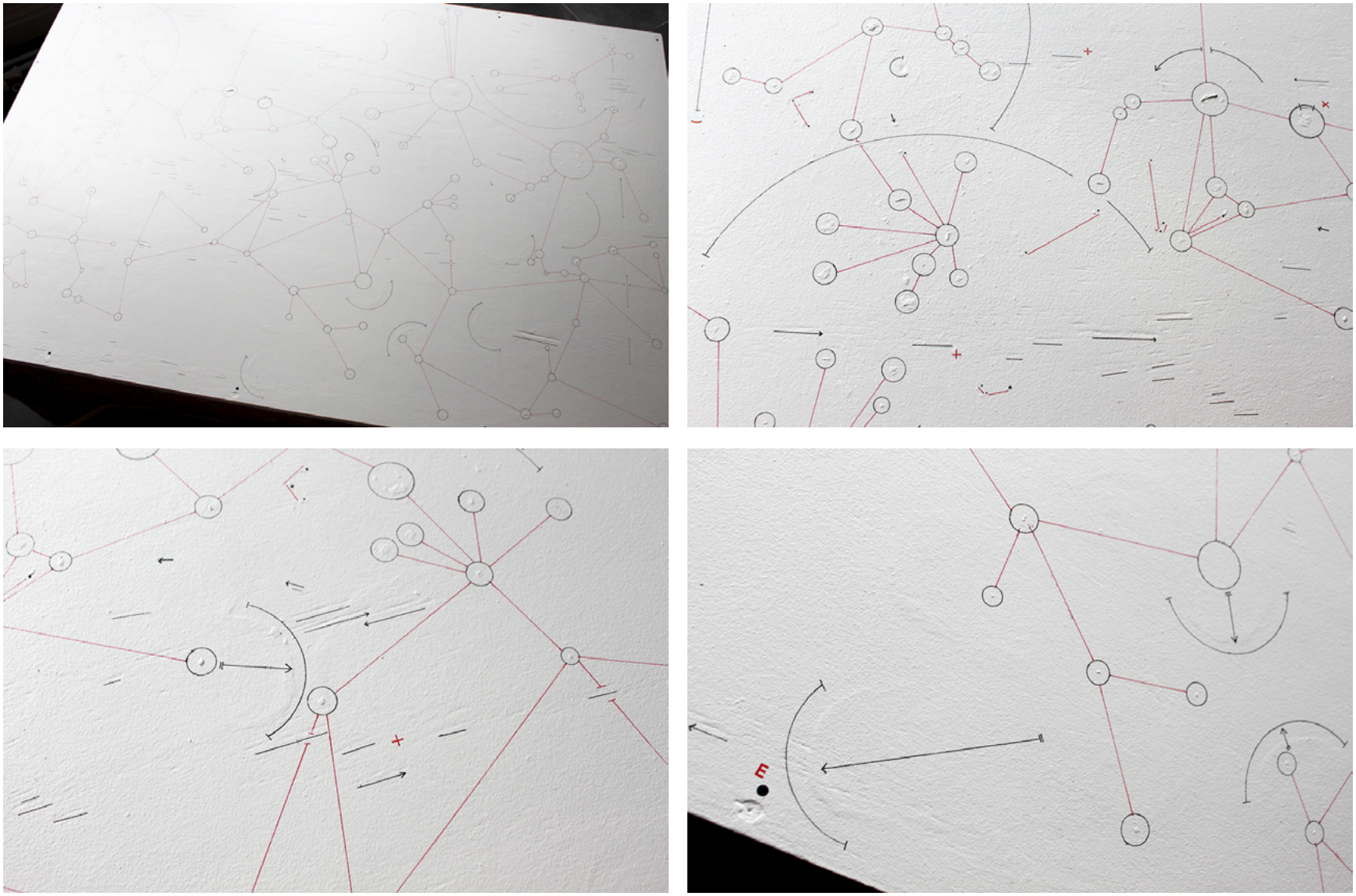
Réaliser la nuit, (détails)
Exposition Remburnir, Nantes, 2015

(gauche) **Amas, 2010, 2012, 2018, 2020**
50x50cm, écriture cumulée repassée, peinture sur toile
(droite) **Amas (carte), 2022**
170x100cm, cartes recomposées, territoire inexistant
Vues de l'exposition *Géographies*, Nantes, Galerie O. Meyer, 2022



Vues d'exposition, *P.E.L*, 2017,
Mille Feuille, Nantes

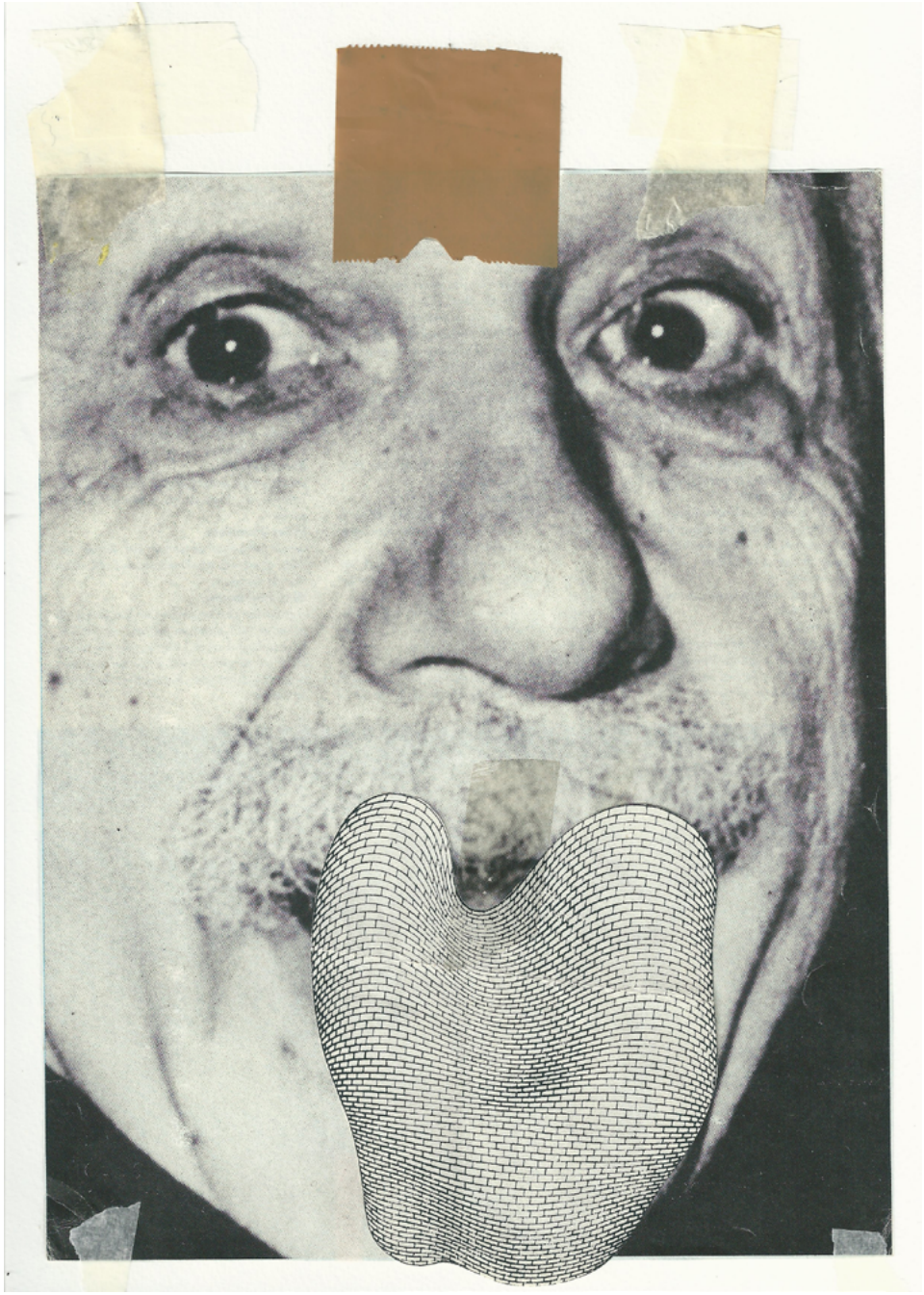
Vues : Destituants, 10 ouvrages sur papier journal, encre typographique, plis
Métagraphies, 80x60cm x3, sur bois, images matériaux, adhésifs
Empreints, 4 formats A0, noir et blanx, digigraphies

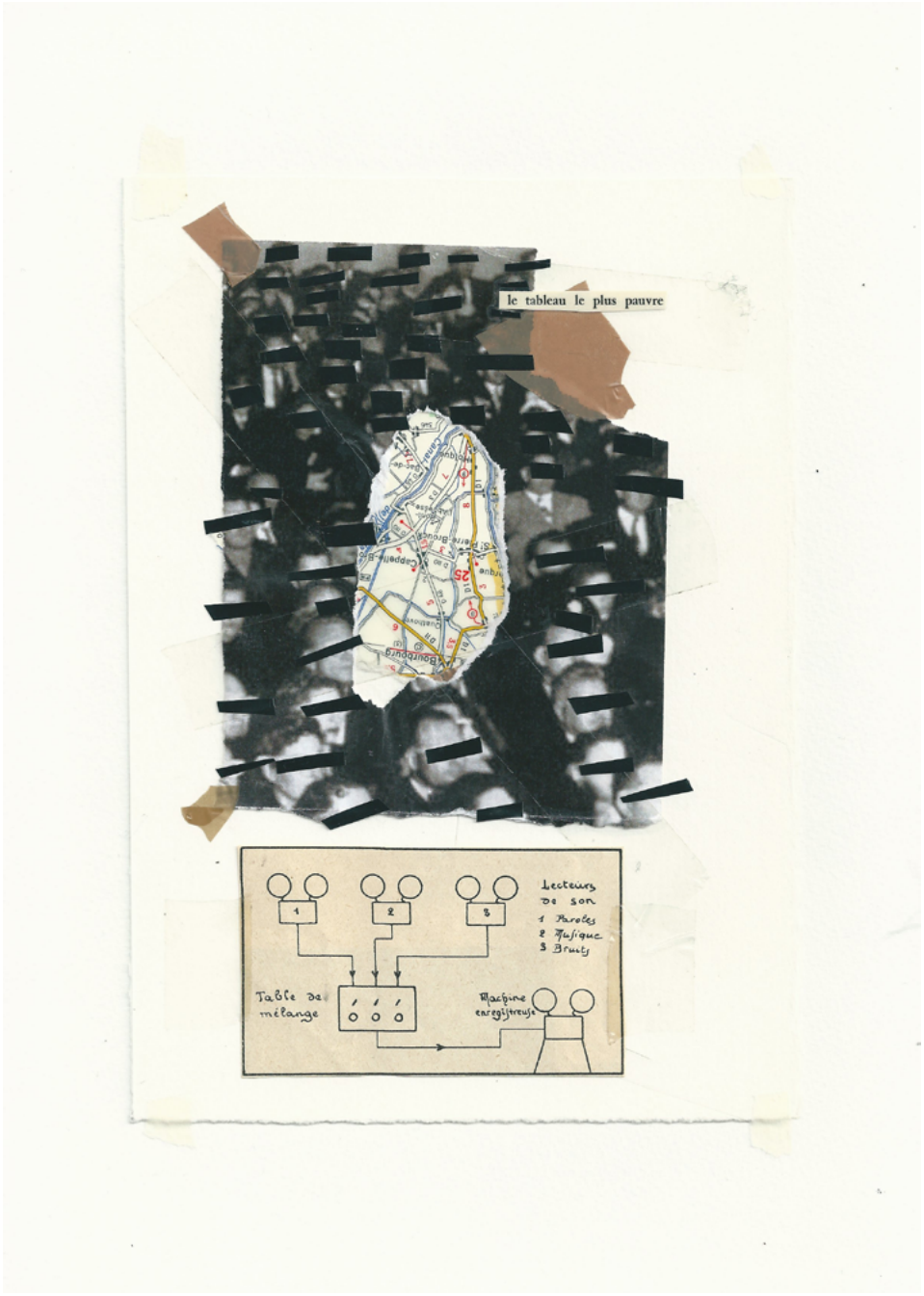


Cartes et plans (extrait)
formats variables, parfois muraux
Vue : sur bois, 120x90cm, 2018

Le procédé, pensé et débuté en 2008, consiste à cartographier une surface existante. Enquête ou relevé, à la frontière de l'étude objective et de la lecture subjective, il s'agit d'intervenir sur une surface donnée pour montrer et organiser *ce qui a été*. Cartographie de restes et de traces, ces plans donnent lieux à des mondes inconnus et suggère une lecture différente des espaces. Nous pourrions parler, littéralement, de *géographies nouvelles*.

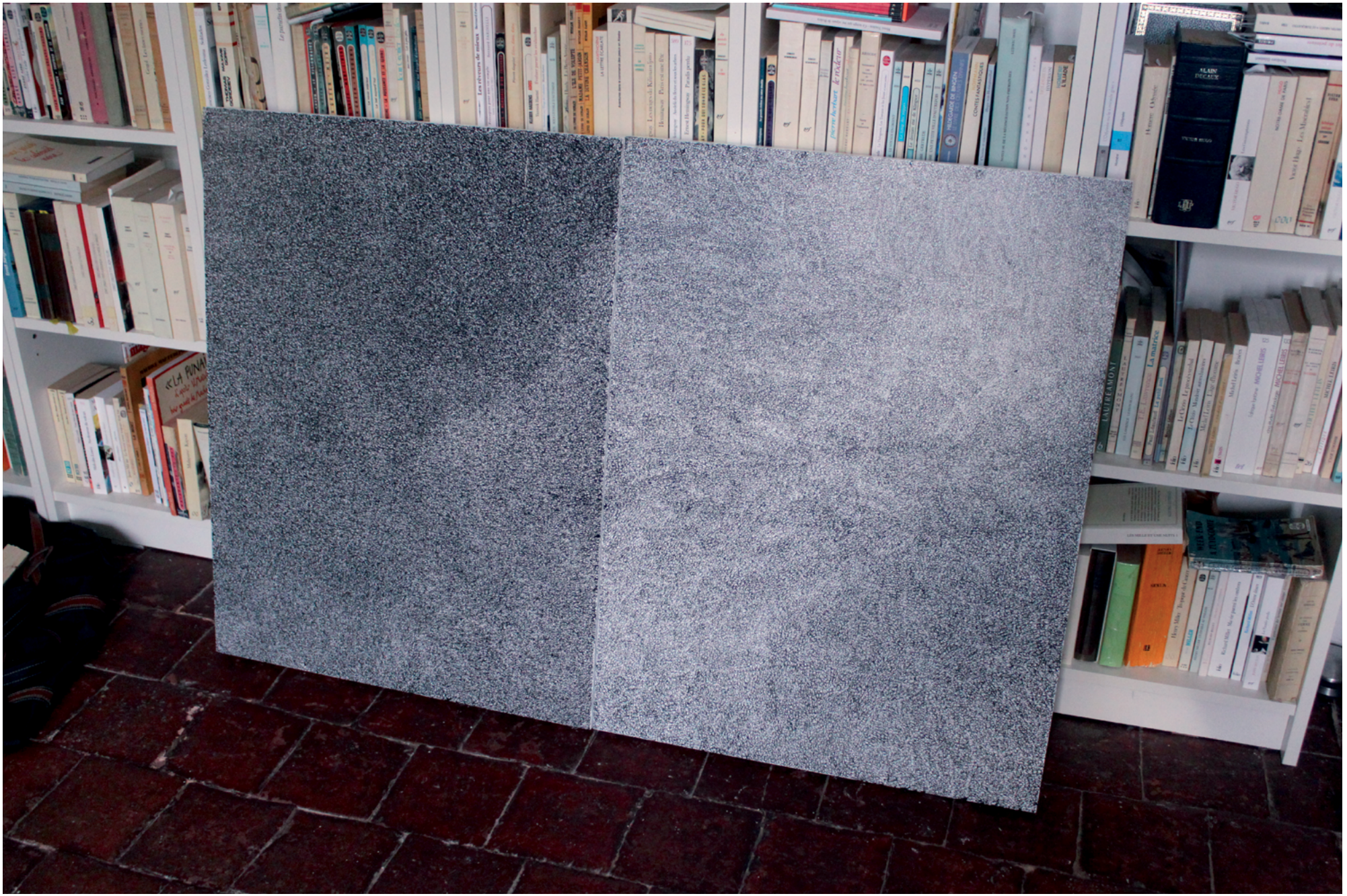
Synthèses, 2015
Dessins, plume et encre de lithographe sur papier arches 280g, formats 22x30cm, collection particulière.





Assemblages (extraits, 2008, 2014)
Deux assemblages extraits de séries, formats variables

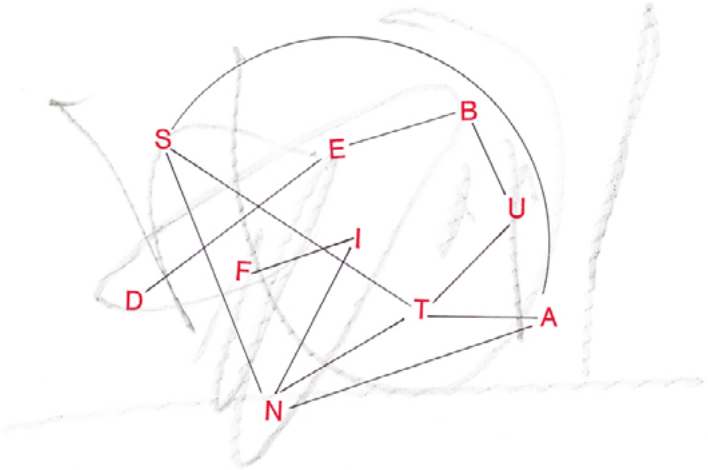
Envisager le monde, 2016
Photographie, document, format variables.



Vue (résidence de recherche et de création, DomaineM, 2016)

Vue (résidence de recherche et de création, DomaineM, 2016)

Action pauvre, 2017
peinture sur toile libre, 160x110cm, collection particulière



Débutant sans fin
Justin Delareux

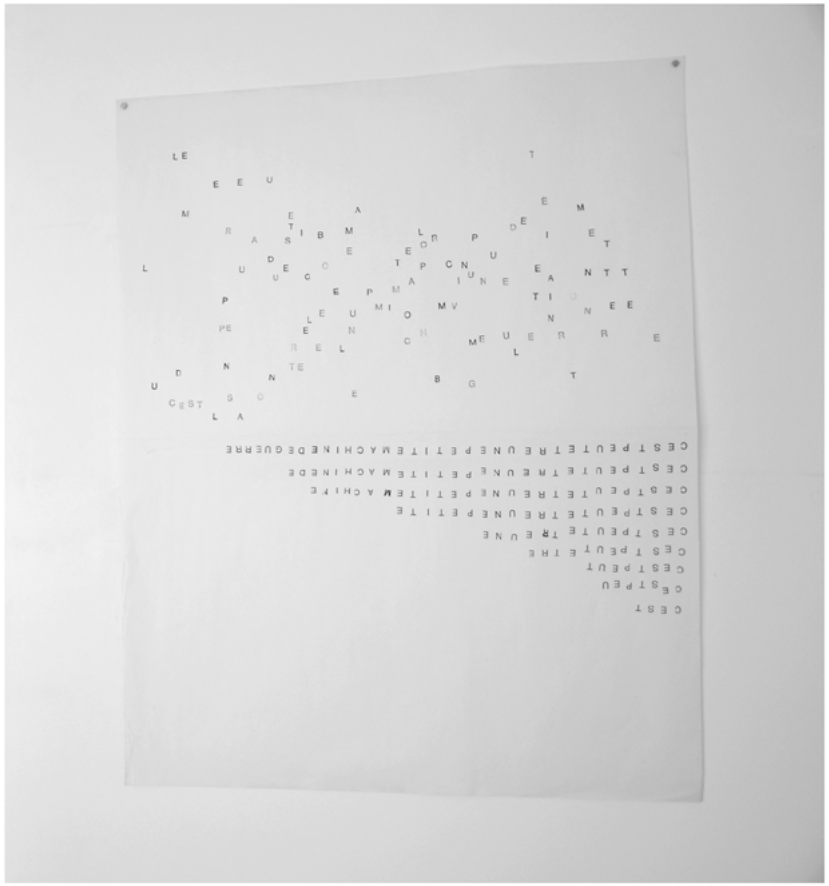
Vernissage le mardi 9 mai
à partir de18h

Exposition du 10 au 27 mai 2017
Ouvert du mercredi au samedi
de 15h30 à 18h30 et sur rendez-vous.

Galerie Olivier Meyer
Association les mots & les choses
104 rue Paul Bellamy 44000 Nantes
09.82.61.78.25 - lesmotsetleschoses@laposte.net
Avec le soutien du département de Loire Atlantique

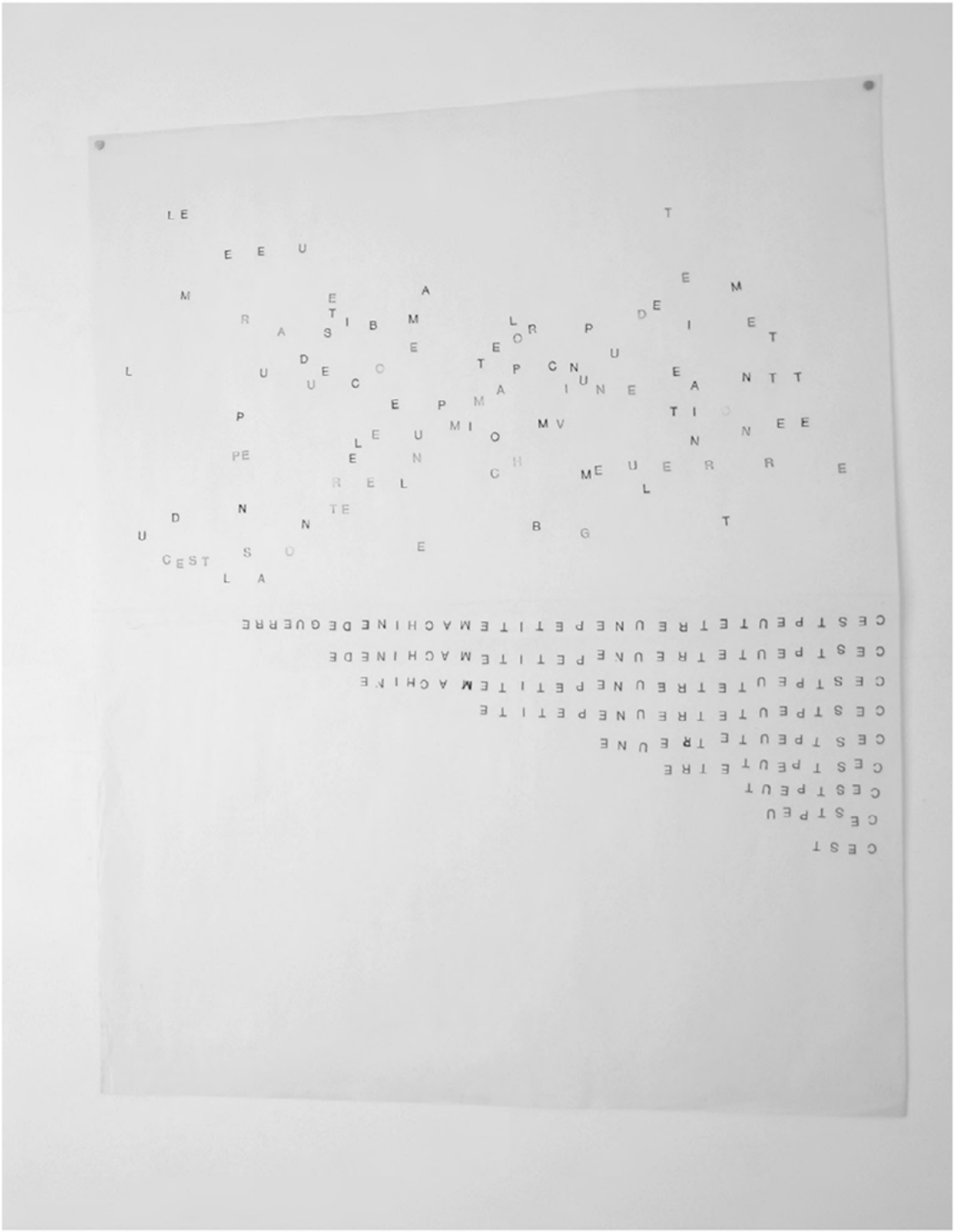
Débutant sans fin, exposition, 2017
Quelques vues, Galerie Olivier Meyer, Nantes

Faire pousser les ronces, exposition, 2018
Quelques vues, Galerie Olivier Meyer, Nantes

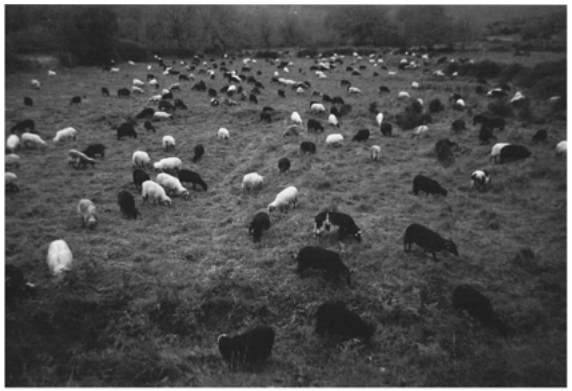


Faire pousser les ronces, exposition, 2018
Quelques vues, Galerie Olivier Meyer, Nantes

Leg2, 2018
Encre sur papier 380g imprimé, format 90x120cm

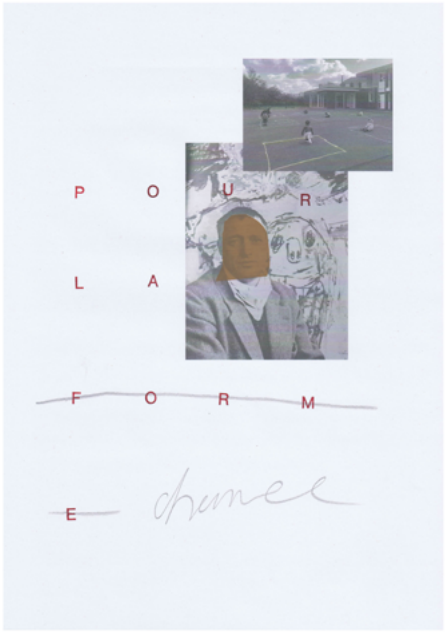


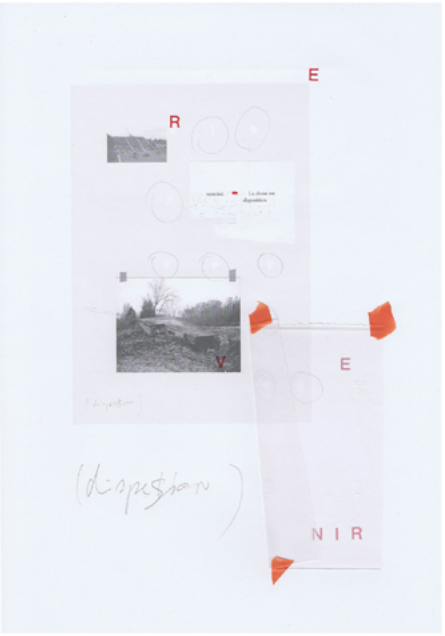
Monade / Nomade, 2017
Texte-dessin, typographie, sur papier fin, 120x90cm

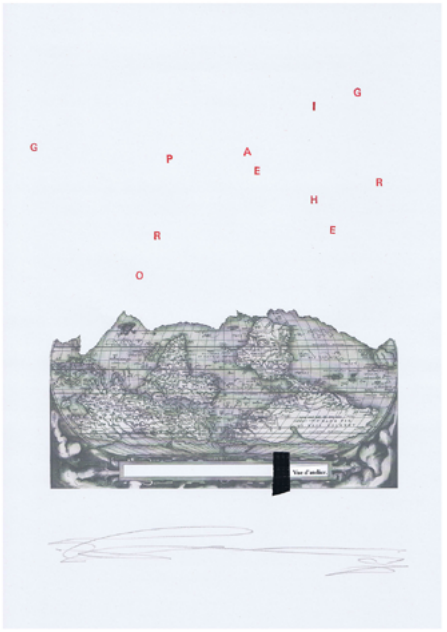


Carnets de vues, (depuis 2015)
Photographies argentiques

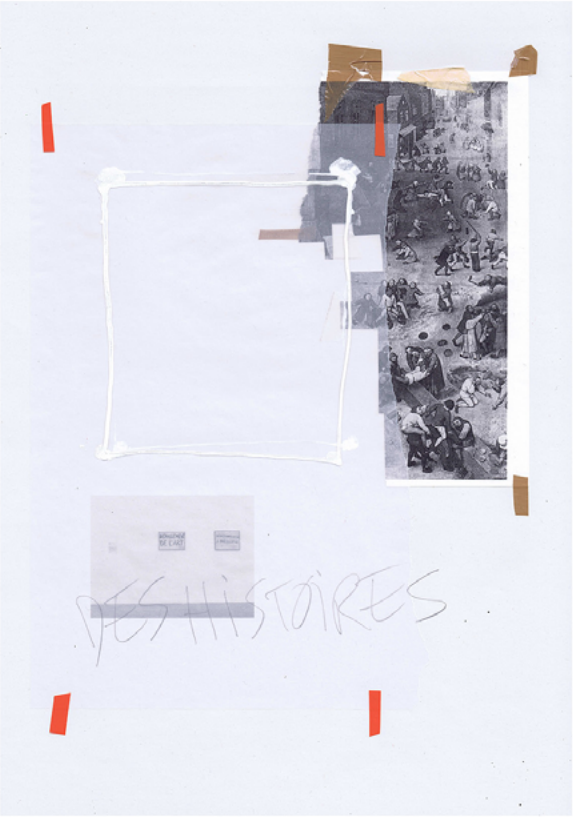
Depuis plusieurs années, j'utilise des appareils photographiques argentiques jetables, avec pellicules expérimentales noir et blanc, comme outils incertains de capture. La contrainte matérielle du jetable et du film expérimental m'intéressent en ce sens qu'ils encouragent une part d'incertitude et de distance quant au geste photographique. Cette boite-mémoire et ses films me servent parfois de matériaux pour l'écriture ou la composition de mes Métagraphies. Ils constituent également une sorte de corpus intime de vie en quête de hasards objectifs.







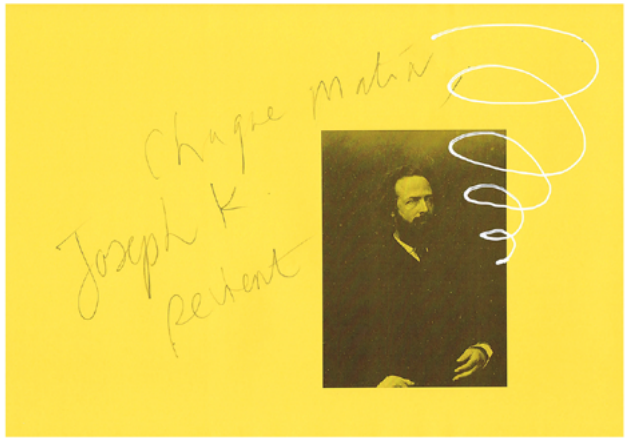
Métagraphies (extraits) 2016-2024-
29,7cm x 42cm seul / polyptyques / collection - une centaine de planches à ce jour
papiers divers, adhésifs, imprimés, photographies argentiques, encres, crayons, archives – fragments

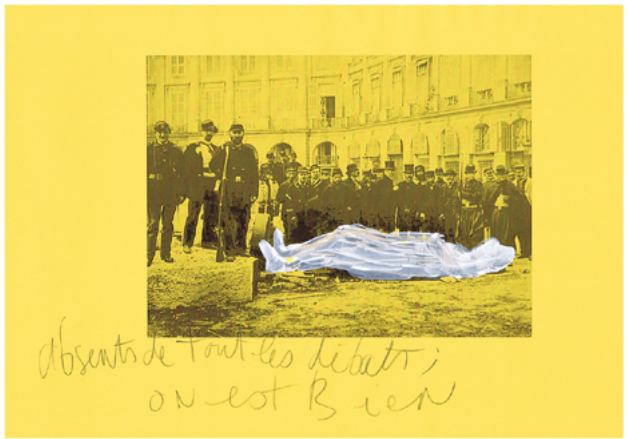


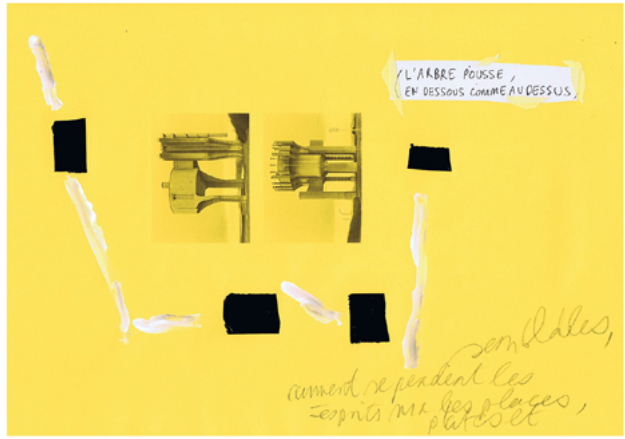
Métagraphies (extraits) 2016-2024-

(...) La production plastique est une forme de documentation de la pensée. C'est le medium dont j'use pour me situer sur la très fine frontière qui sépare la poésie de la théorie, la pratique de la contemplation. Je souhaiterais que le regardeur soit en position de lecteur, que son œil se déplace d'un élément à l'autre, comme on se doit de rassembler les mots pour obtenir une phrase. (...)

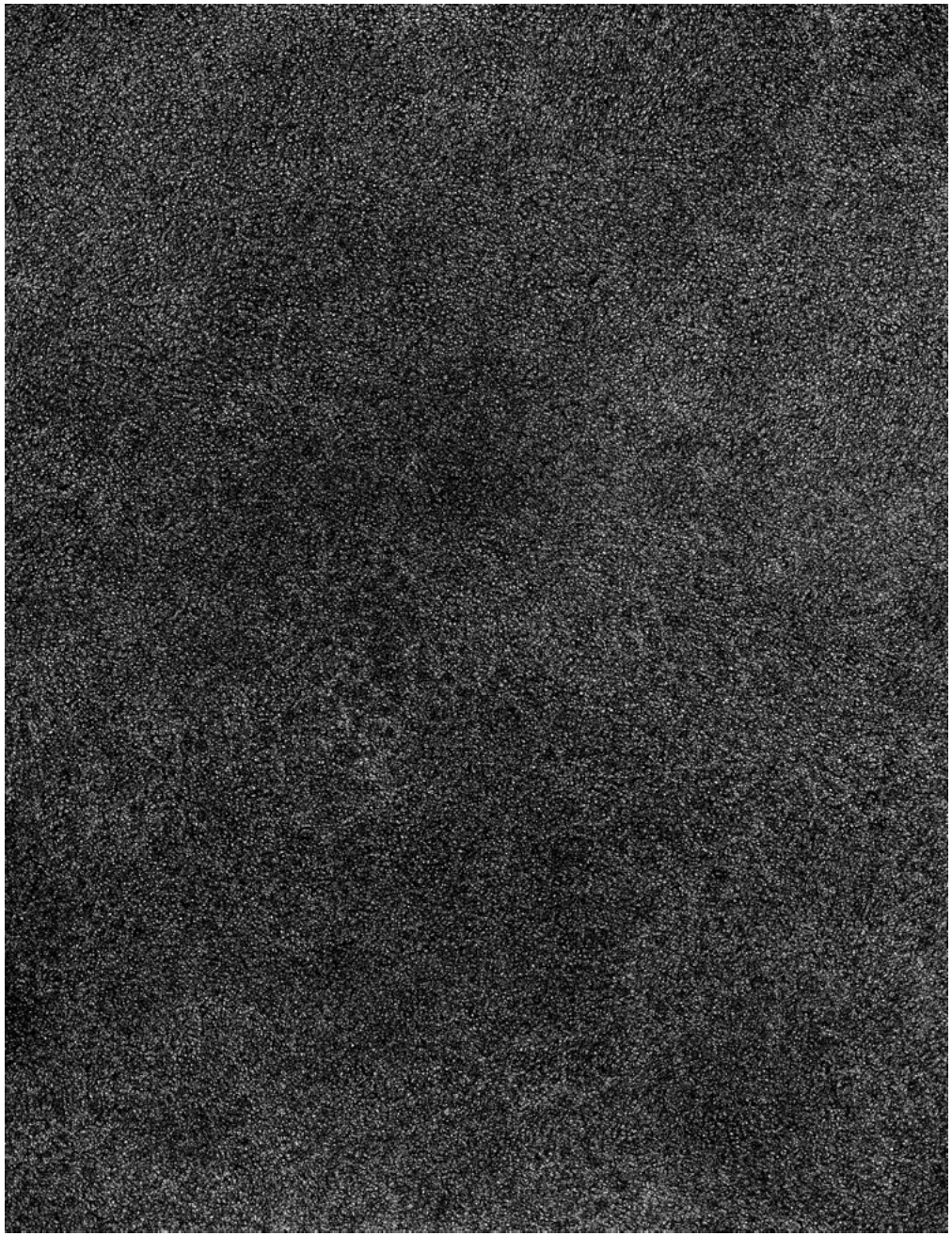
Vues de l'exposition personnelle *Géographie, 2022*
Galerie O. Meyer, Nantes







Métagraphies (carner de grèves), 2024
Série complète de 27 planches sur papier jaune formats A3

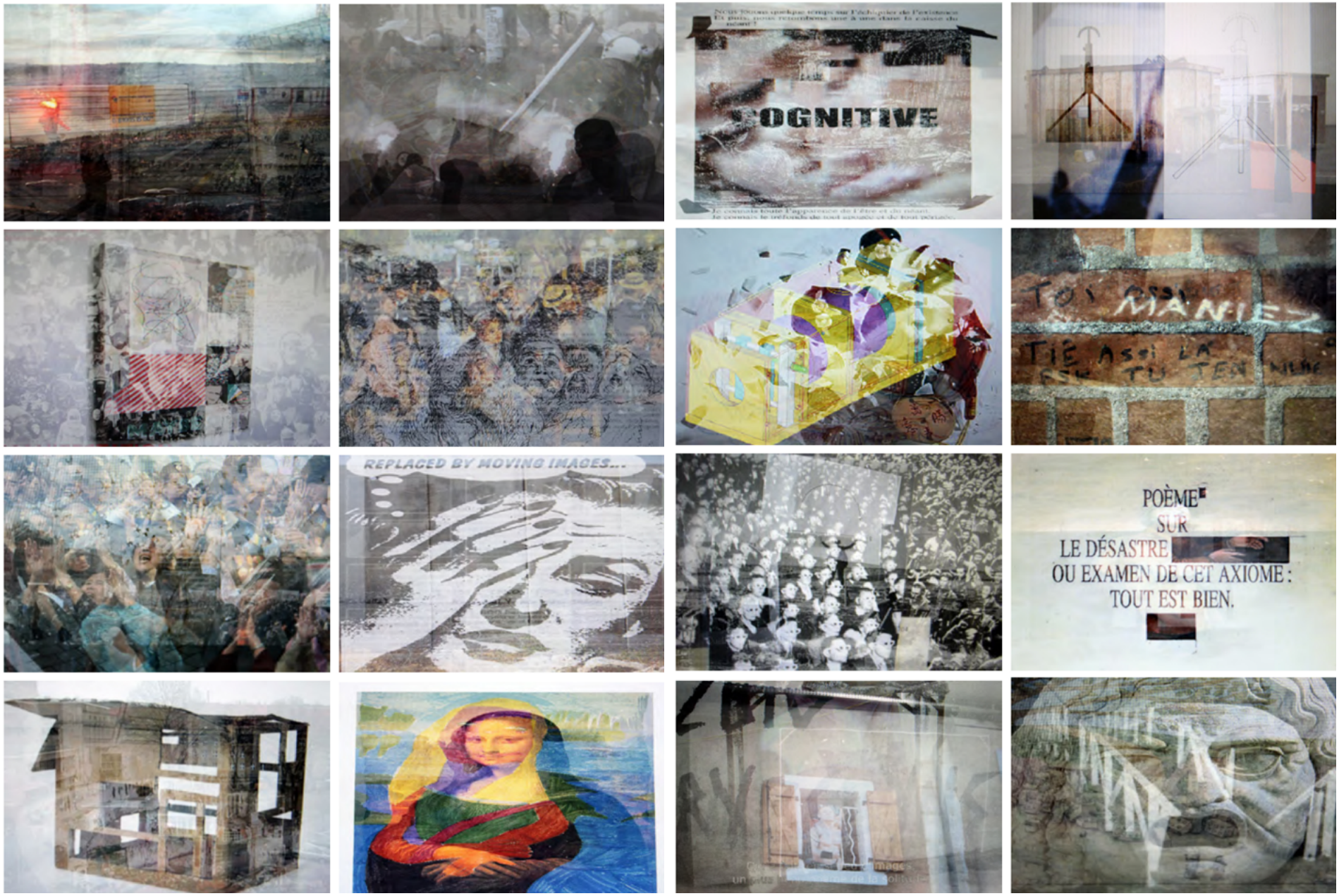


Tonalités, 2015
dessin à la plume, encre préparée sur papier, format 70x80cm, collection particulière
Issu d'une suite éponyme

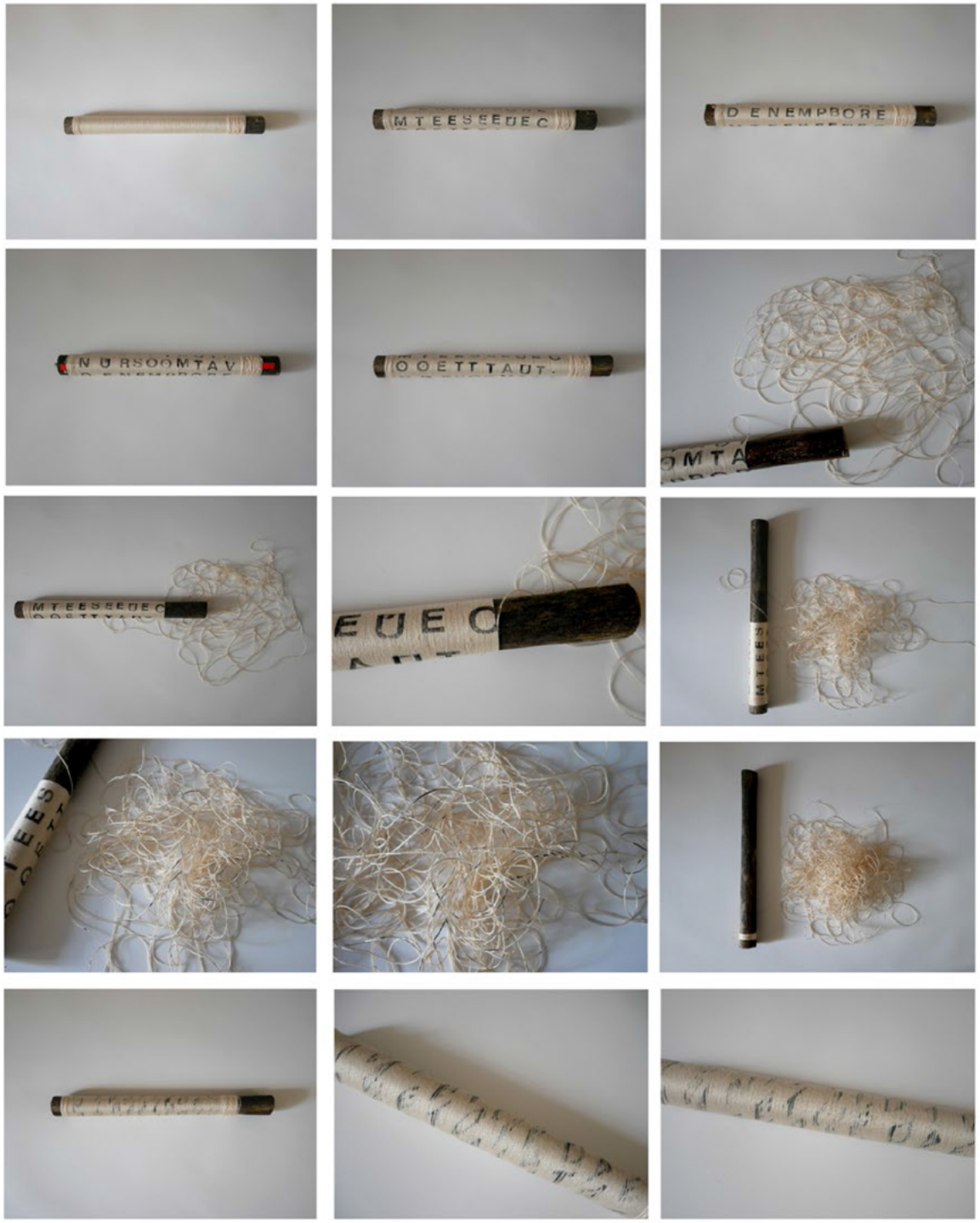
Vues de l'exposition personnelle *Fragments*, 2022
Galerie Drama, Rennes / crédit photo : Benoit Beauchaine

Vues de l'exposition personnelle *Fragments*, 2022
Galerie Drama, Rennes / crédit photo : Benoit Beauchaine

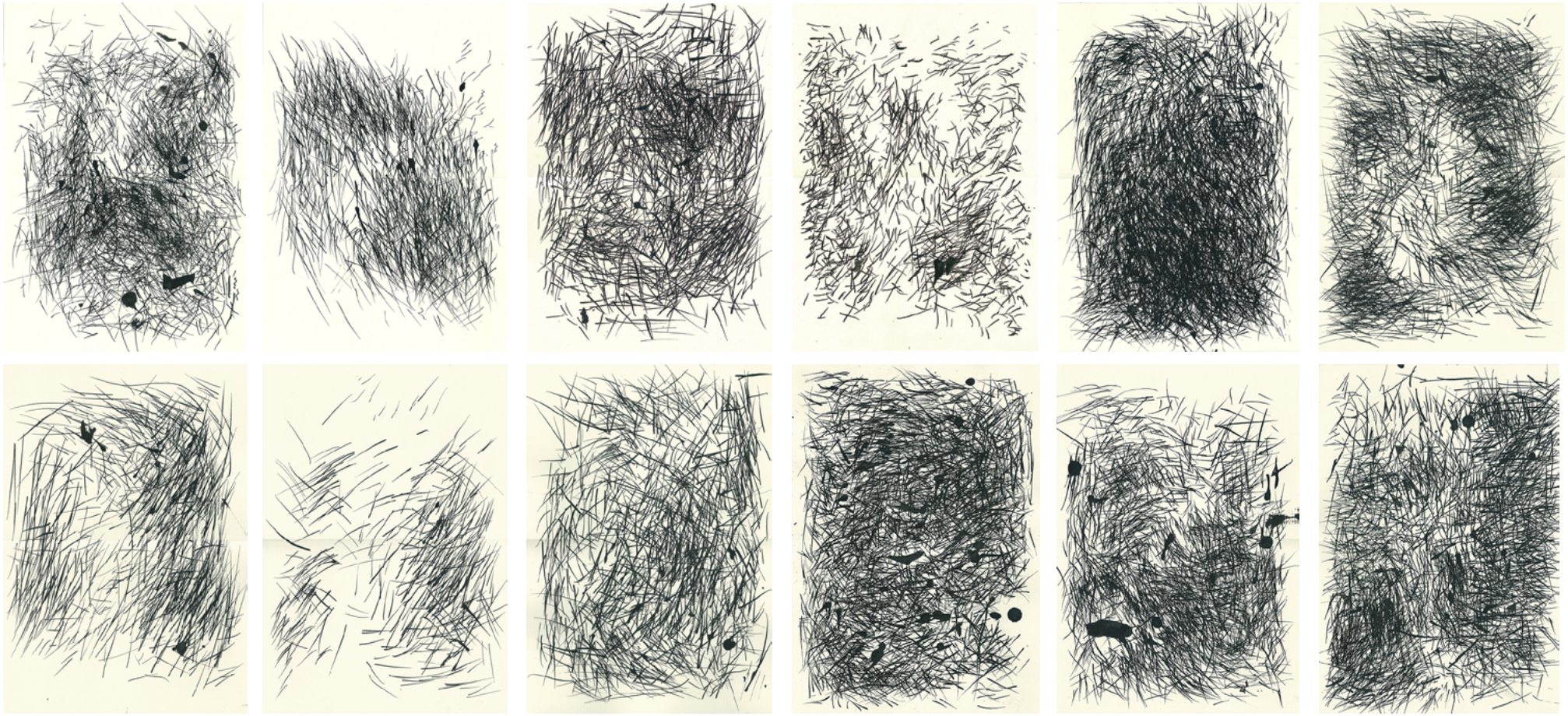
Carnets de vues (encres), 2016-2019 -
Encre préparée sur papier, format 50x65cm chaque
Vue de l'exposition *Fragments*, Galerie Drama, Rennes, 2022



120 IPS, (extraits), 2011
Vidéo, séquences, dimensions et supports variables, 17 séquences ajustables
Travail préalable aux Métagraphies.



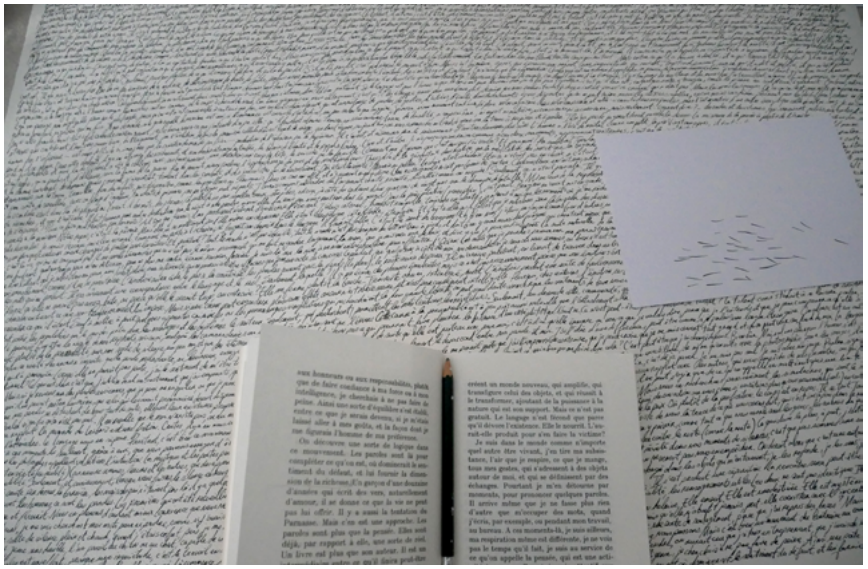
Corder - décorder - coder, 2021
prototype, 31x3cm, bois, corde fine, encre

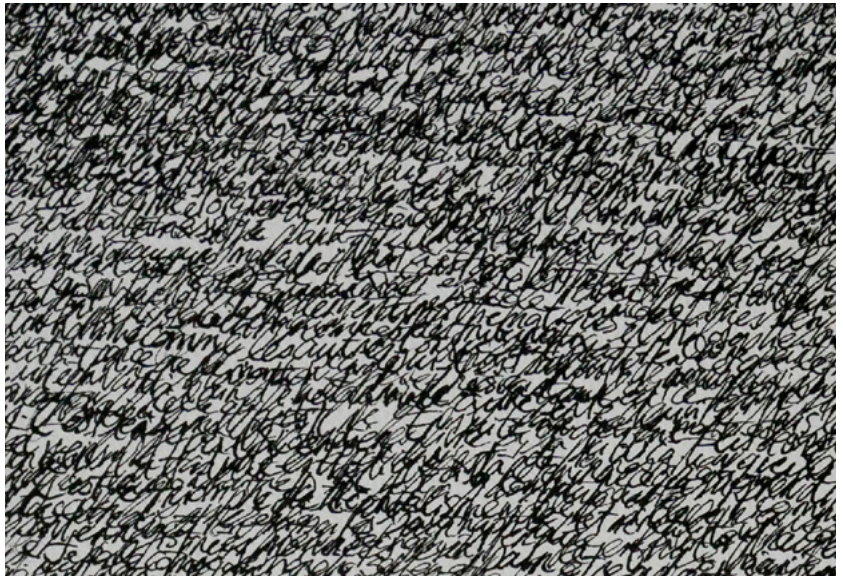


Palettes, (extraits) 2010-

Dessin, plume et encre sur papiers, format 15x21cm.

Collection débutée en 2010. Dessins sans intentions, résidus et restes. Supports me servant à essuyer le trop plein d'encre de mes plumes lorsque je dessine.



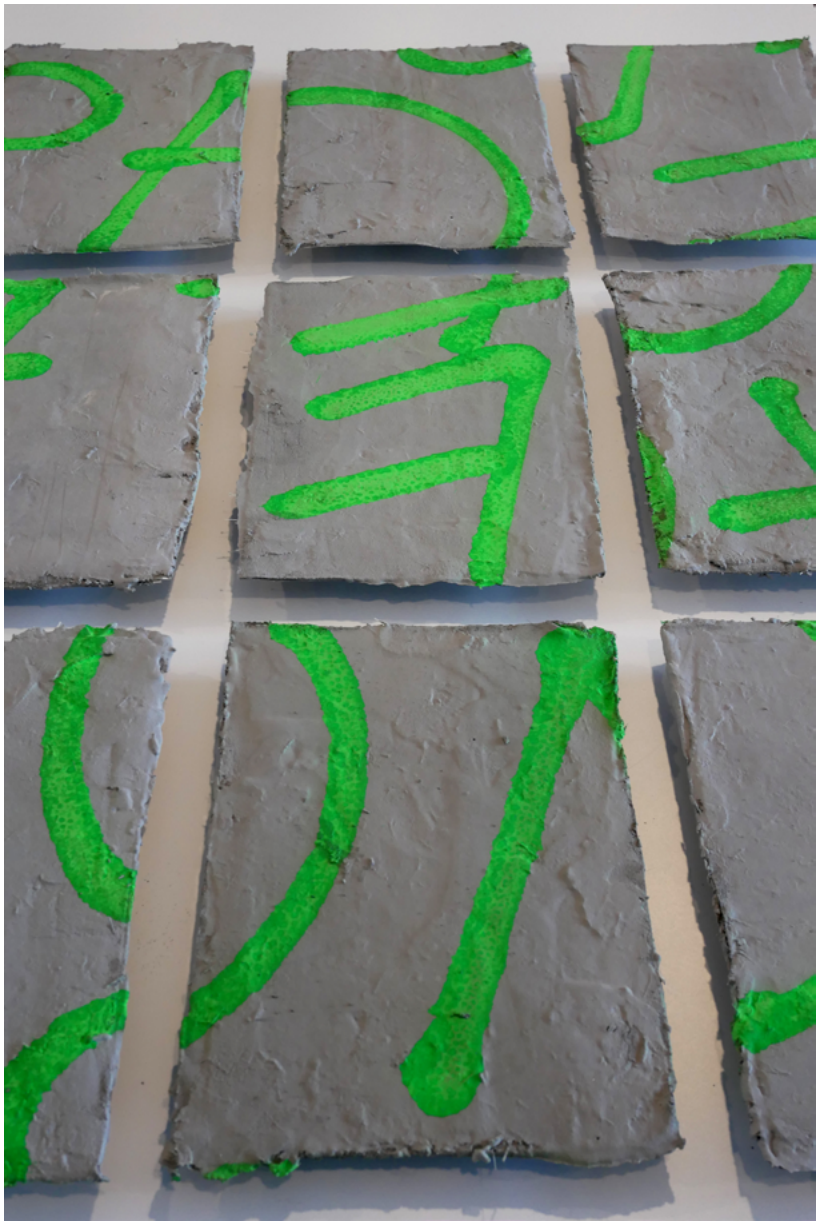


« J'ai entamé un travail insensé, avec en tête l'uncreative-writing de Kenneth Goldsmith, et la fin du film Fahrenheit 451 (...), comme un prolongement possible de mes dessins masse/temps, à boucles répétées. Il s'agit ici, de recopier l'intégralité d'un livre sur un seul support papier, de réaliser une contre-archive unique face à la numérisation diffuse de tout, et pour premier livre, j'ai choisi « Petite métaphysique de la parole » de Brice Parain, dont à peu près toutes les pages font écho au geste et à la forme même de ce travail de copiste dans le langage. C'est une sorte de sauvegarde archaïque, le processus est long, à la fin, les phrases seront stratifiées, elles devraient devenir illisibles à l'œil nu, mais séparables en couches et décelables aux rayons uniquement. Le dessin ne sera pas fait de boucles, mais de phrases inscrites, presque gravées, à la plume, un livre manuscrit, dans son intégralité, sur une seule feuille arches épaisse, de 56 sur 76 cm. » (avril 2023)

Livres impossibles, 2023 - 2024
sédimentation des ruines, conjuration des écarts (extrait)
10 pages de béton, peinture de marquage, environ 22x30cm
Collection publique (acquisition 2025)
- Manoir des livres, Archipel Butor, Lucinges

Sédimentation des ruines, conjuration des écarts (extrait)
10 pages de béton, peinture de marquage, environ 22x30cm
Collection publique (acquisition 2025) - Manoir des livres, Archipel Butor, Lucinges

Débuté en septembre 2023, à l'occasion d'une résidence de création à L'Archipel Butor (Lucinges) avec Alexis Judic. Autre axe de recherche et de création autour du livre impossible. Nous travaillons ici sur des pages de béton que nous avons pensé et confectionné. Plusieurs séries sont en cours de réalisation. Chaque série contient le fragment d'un texte écrit, toujours relatif à un contexte situé. Le geste d'écriture convoque à la fois la notion d'écriture non linéaire et de matérialité. J'ai souhaité m'extraire du lisible pour tendre vers la peinture. L'ensemble constitue un travail de composition/recomposition/fragmentation. Nous débutons à ce jour la constitution d'un corpus plus grand, constitué d'environ 80 pages de bétons, que nous archiverons dans des caisses construites à cet effet. Chaque caisse sera relative à un temps et un lieu de création. L'ensemble devenant par la suite mobile et déployable. Ce travail s'inscrira dans le temps long. Il s'agit d'une collaboration. Le livre impossible ***sédimentation des ruines, conjuration des écarts*** fait parti d'une suite de trois ouvrages documentés dans le présent dossier.



Livres impossibles, 2024
Parole tronquée, espace d'écarts (extrait)
9 pages de béton, peinture de marquage, environ 22x30cm

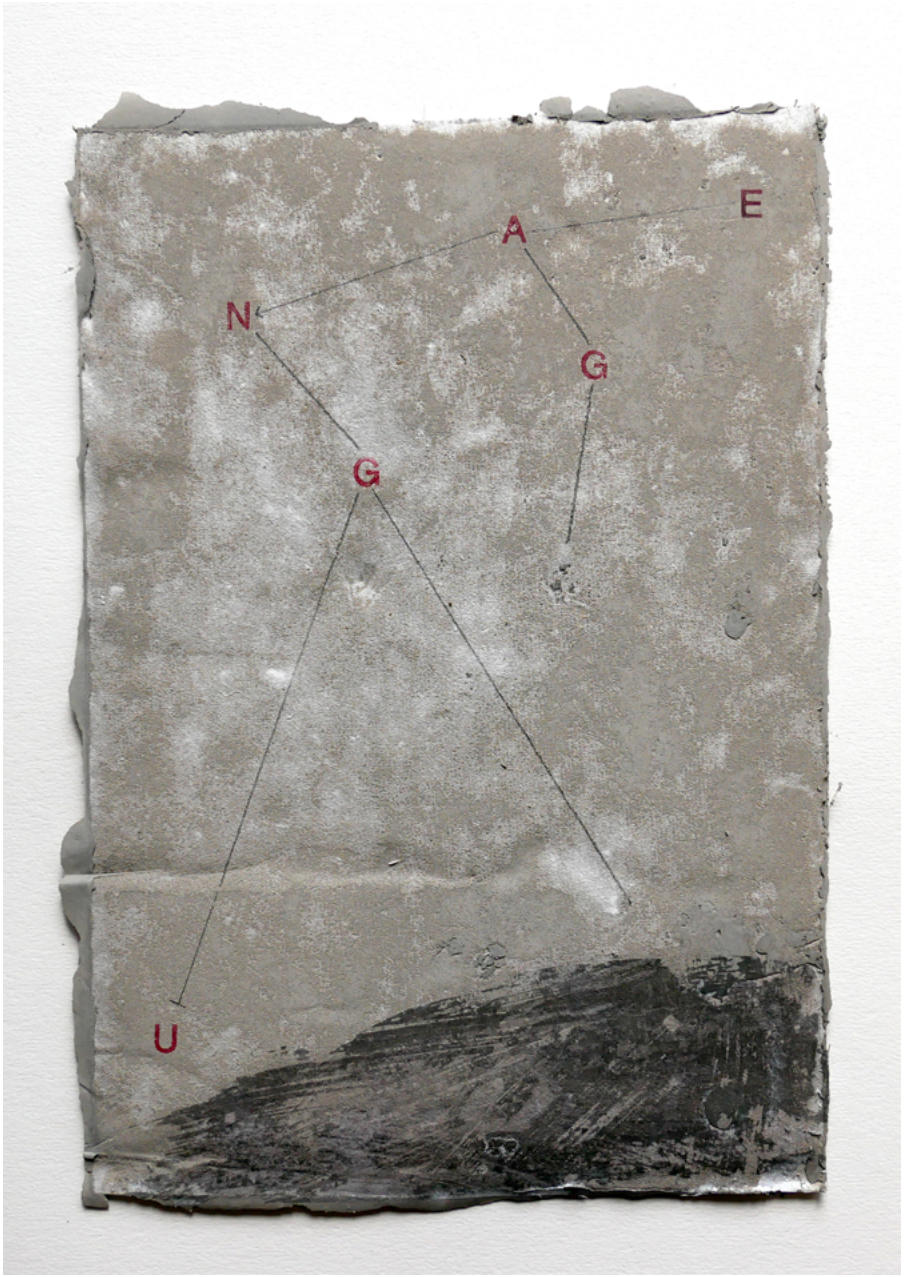
Extraire de nos formes pauvres
Étape de travail (photographie) - 10 pages de béton, peinture de marquage, environ 22x30cm

Livre unique, 2024
La gravité est une histoire de temps, séparés (extrait)
10 doubles pages, peinture de marquage, papier 380g, format 21x29,5cm

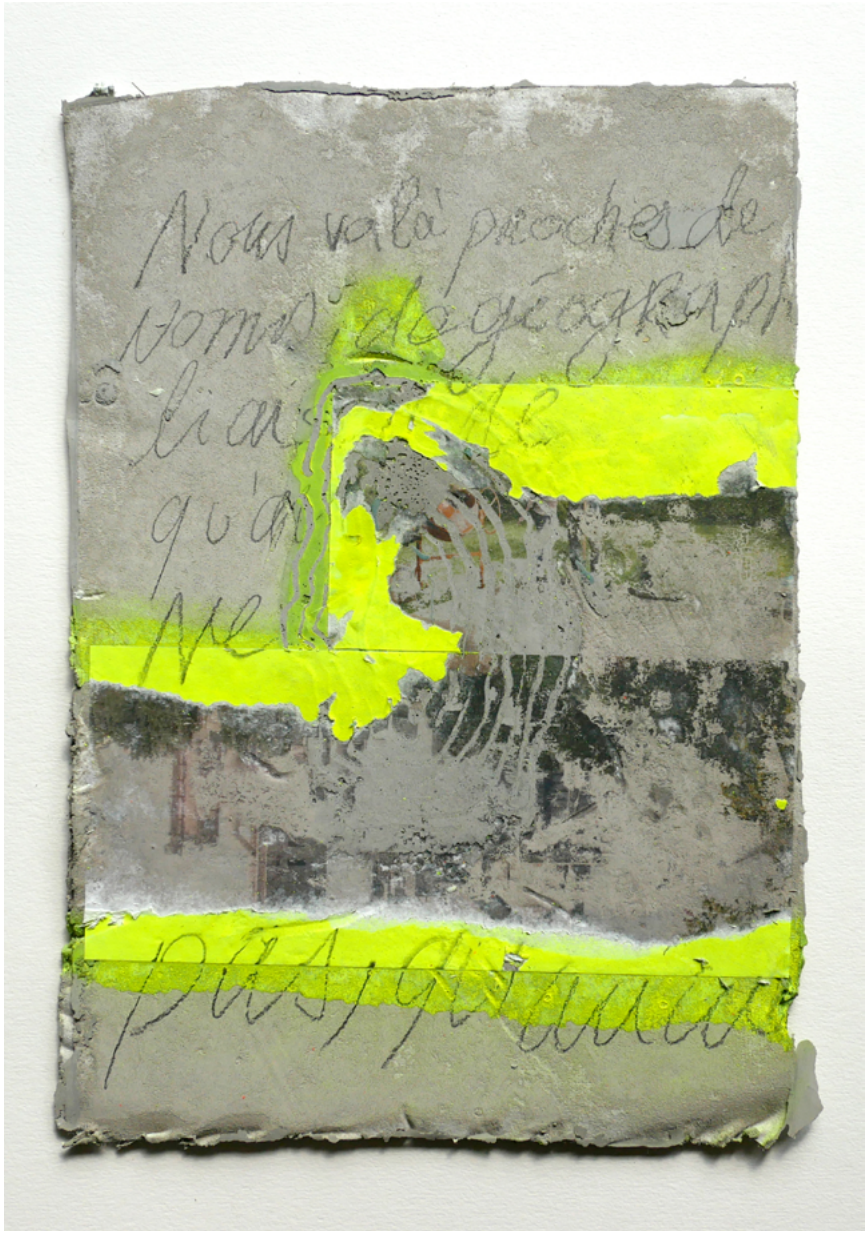
Livre unique, 2024
La gravité est une histoire de temps, séparés (extrait)
10 doubles pages, peinture de marquage, papier 380g, format 21x29,5cm

Livre impossible (Lucinges), 2023 - 2024
Bois, boite. Collection Manoir des livres

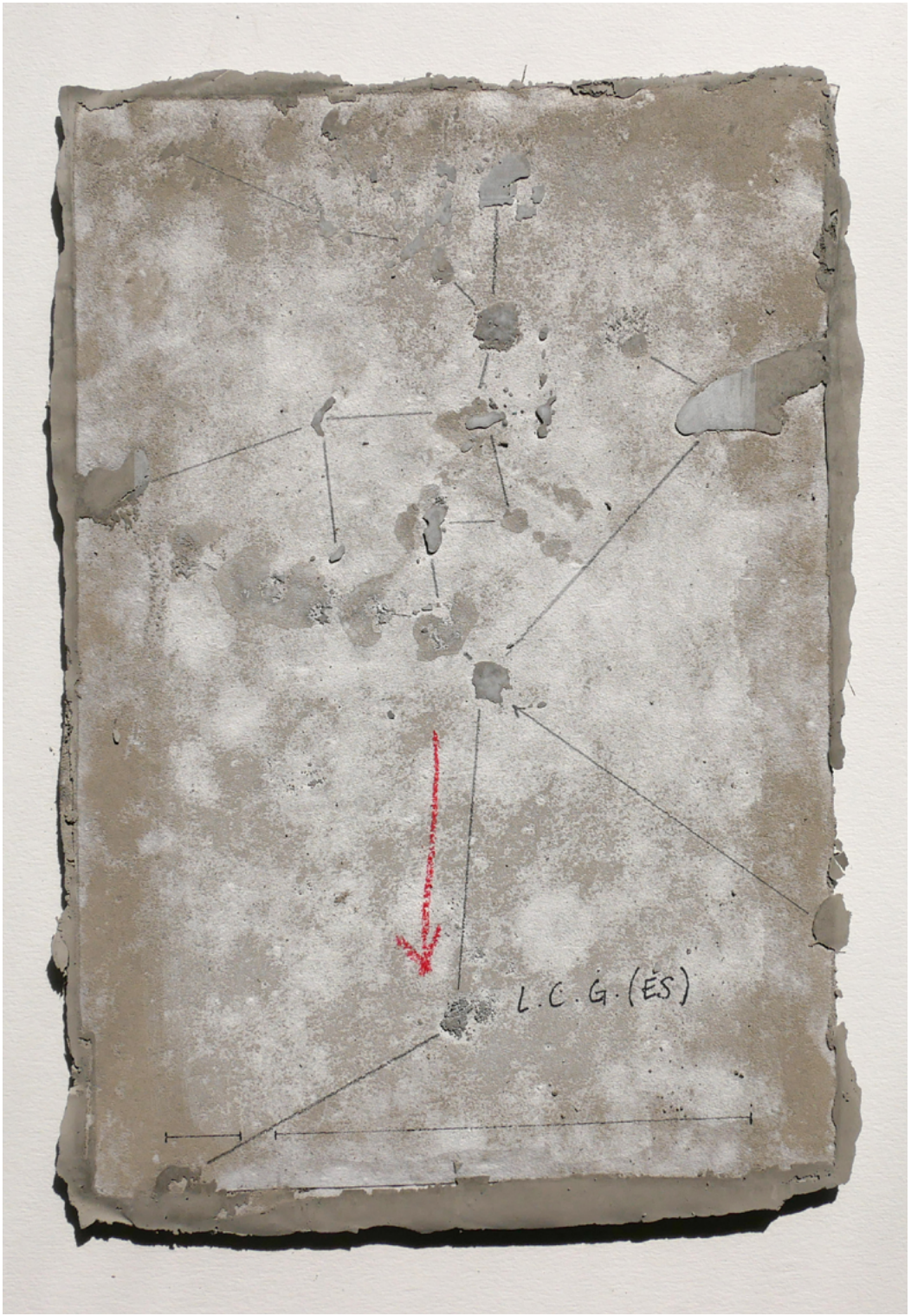
« Vue d'un travail débuté en septembre 2023 en résidence de création à l'Archipel Butor (Lucinges) avec Alexis Judic. Pour cette résidence nous travaillons autour de l'idée de livre impossible et explorons différentes manières de convoquer l'écriture, la sculpture, le geste, la mémoire. Ce présent ouvrage est une sorte de fil rouge pour la résidence. J'ai prélevé une branche épaisse dans un bois mitoyen de la maison Butor où je loge. Par la suite, j'ai choisi d'écrire sur ce morceau de bois à l'aide d'un feutre rouge. Le texte écrit est un long poème improvisé qui traite du lieu, d'un acte de création situé, des notions de frontières, d'écarts, mais également de disparition, de mémoire, de construction. Lorsque le bois est écrit dans sa totalité, je le confie à l'artiste Alexis Judic, et il vient le creuser à l'aide d'une gouge. Nous conservons l'ensemble des copeaux, résidus de mots, seuls restes de ce long poème éphémère dont aucune autre mémoire n'atteste. La fin de la résidence de création donnait lieu à l'arrêt de ce processus d'écriture. L'ensemble est constitué d'une boite contenant l'ensemble du texte en fragments, du morceau de bois restant, défait de son texte, ainsi que d'un document manuscrit informant du titre, de la date, du lieu de réalisation ainsi que de nos signatures respective. Nous avons choisi de faire don de ce livre impossible au Manoir des livres qui nous a accueilli. »

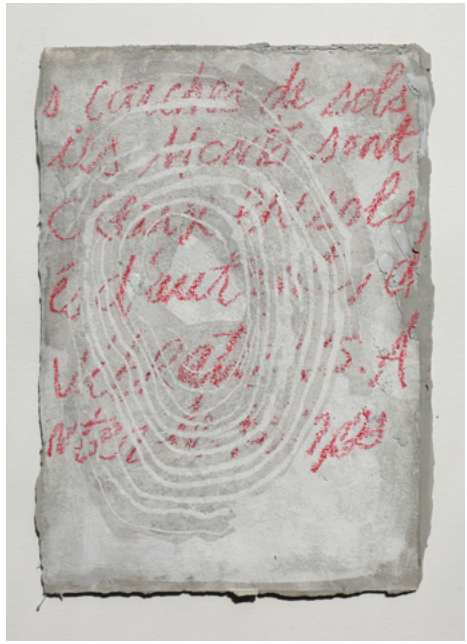


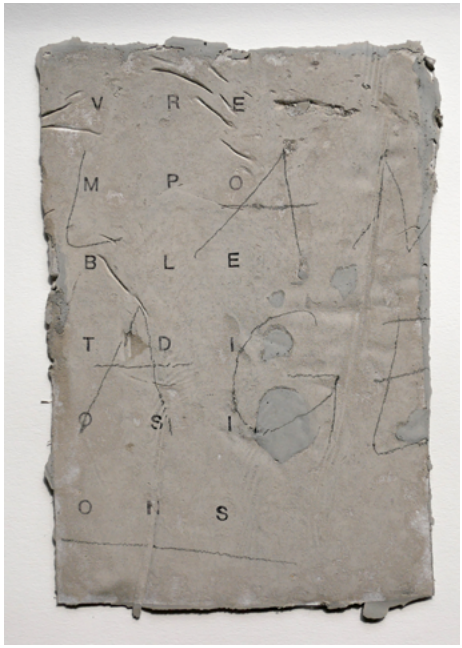
Verso #1, Aux écarts (Lucinges), Extraits, 2024
Ensemble constitué de 54 feuilles de béton considéré comme carnets de recherche.s et de correspondance.s
Environ 22x30cm chaque. Réalisé lors de la résidence de création à l'Archipel Butor avec l'artiste Alexis Judic.



Verso #1, Aux écarts (Lucinges), Extraits, 2024
Ensemble constitué de 54 feuilles de béton considéré comme carnets de recherche.s et de correspondance.s environ 22x30cm chaque. Réalisé lors de la résidence de création à l'Archipel Butor avec l'artiste Alexis Judic.

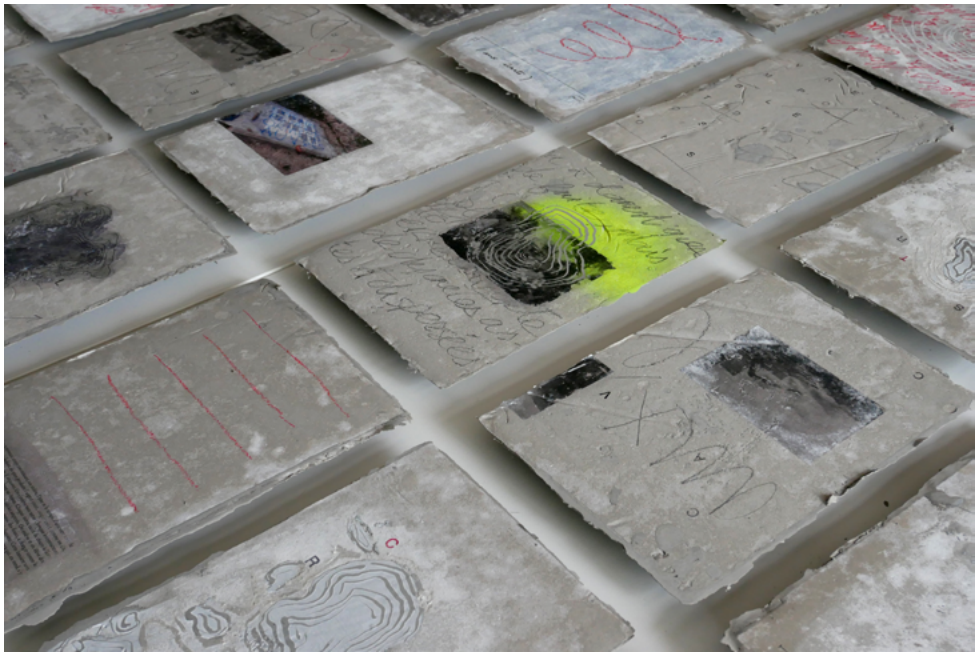
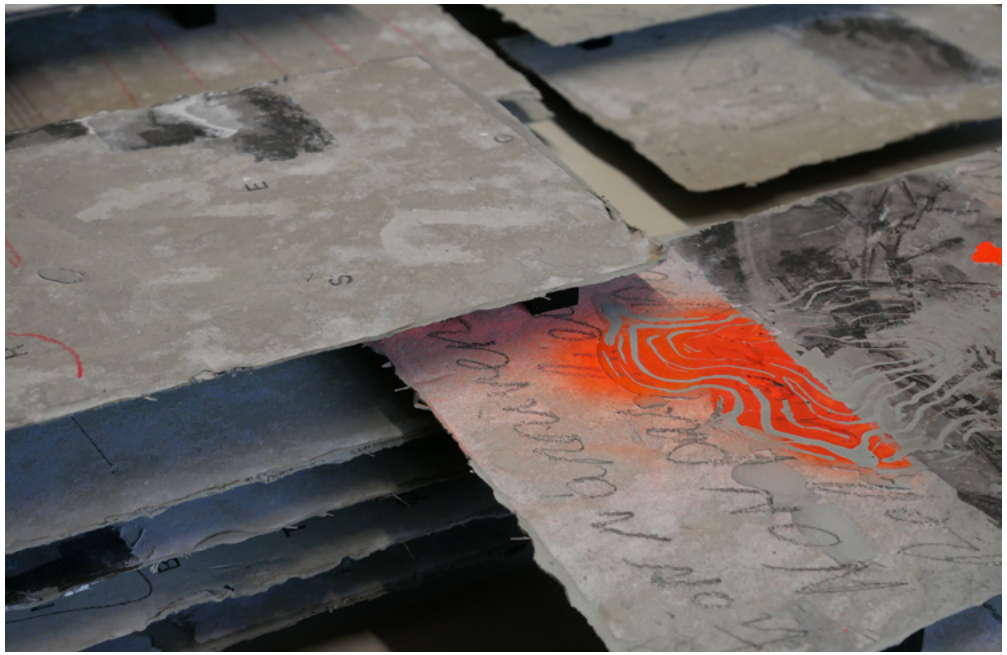


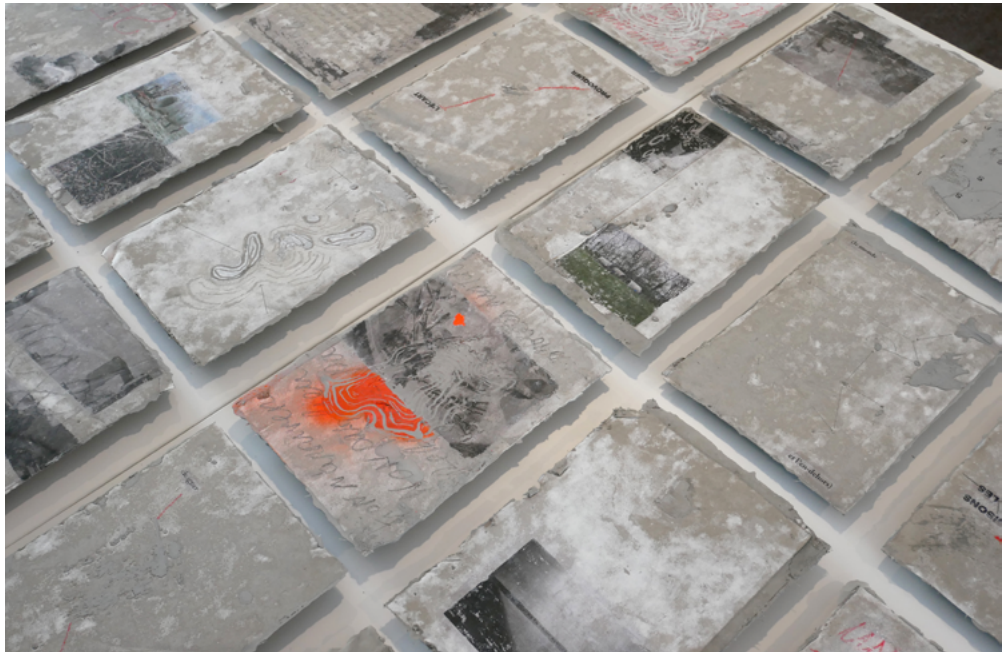




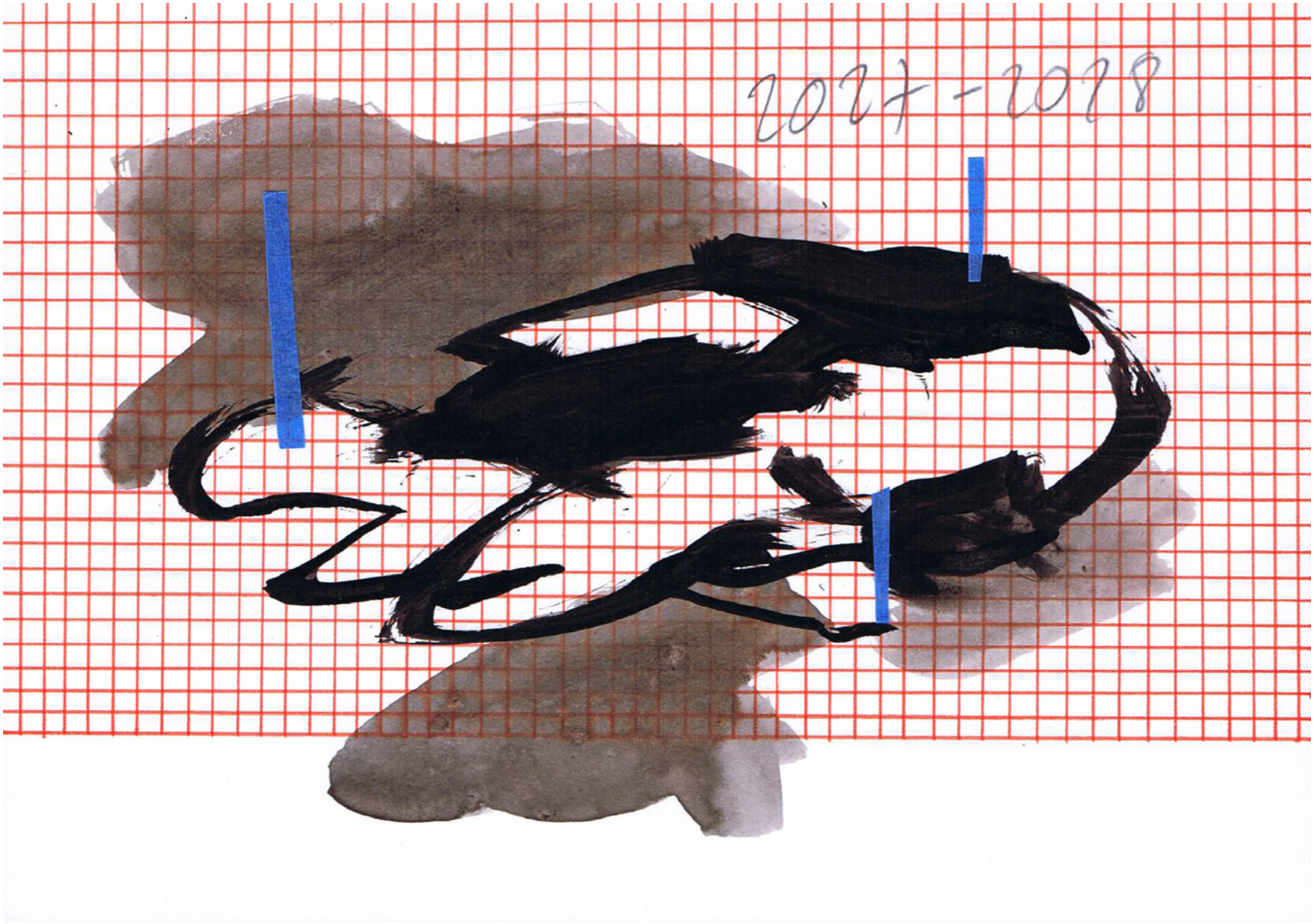
Verso #1, Aux écarts (Lucinges), Extraits, 2024
feuilles de béton, environ 22x30cm chaque (suite)

Verso #1, Aux écarts (Lucinges), Extraits, 2024
Vue d'installation au Manoir des livres (mai 2024)

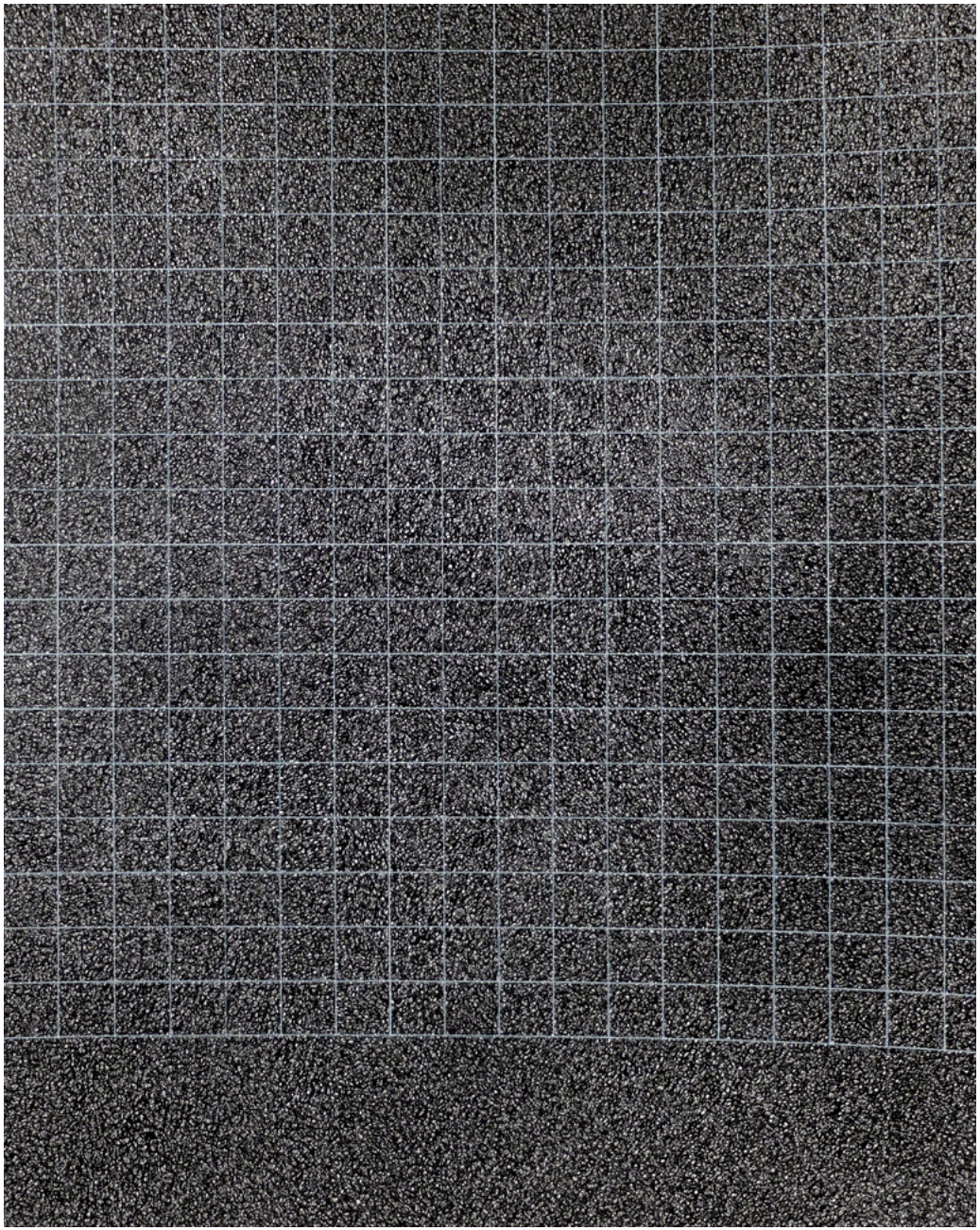


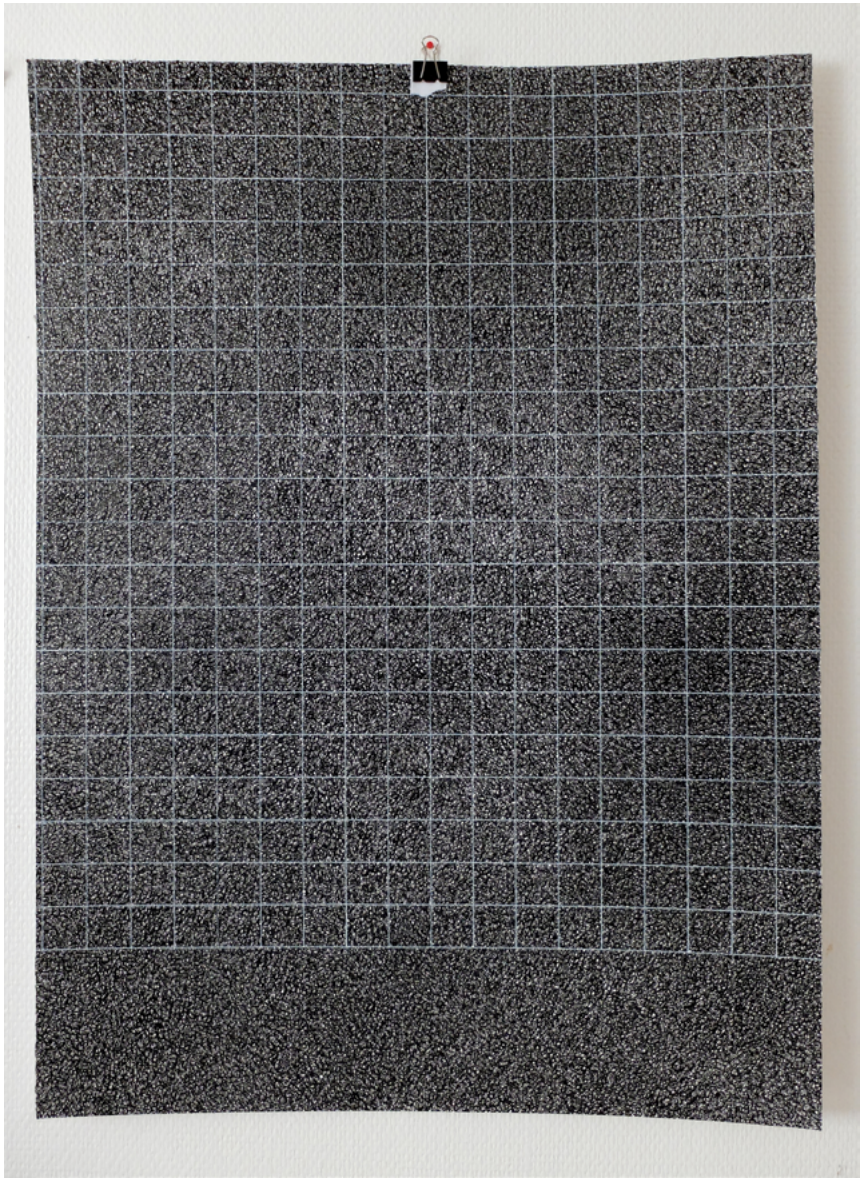
Verso #1, Aux écarts (Lucinges), Extraits, 2024
Vue d'installation au Manoir des livres (mai 2024)



Recherches en cours, Extrait, 2025
Sur papier 15x21cm, encres, adhésif, lavis, crayon.

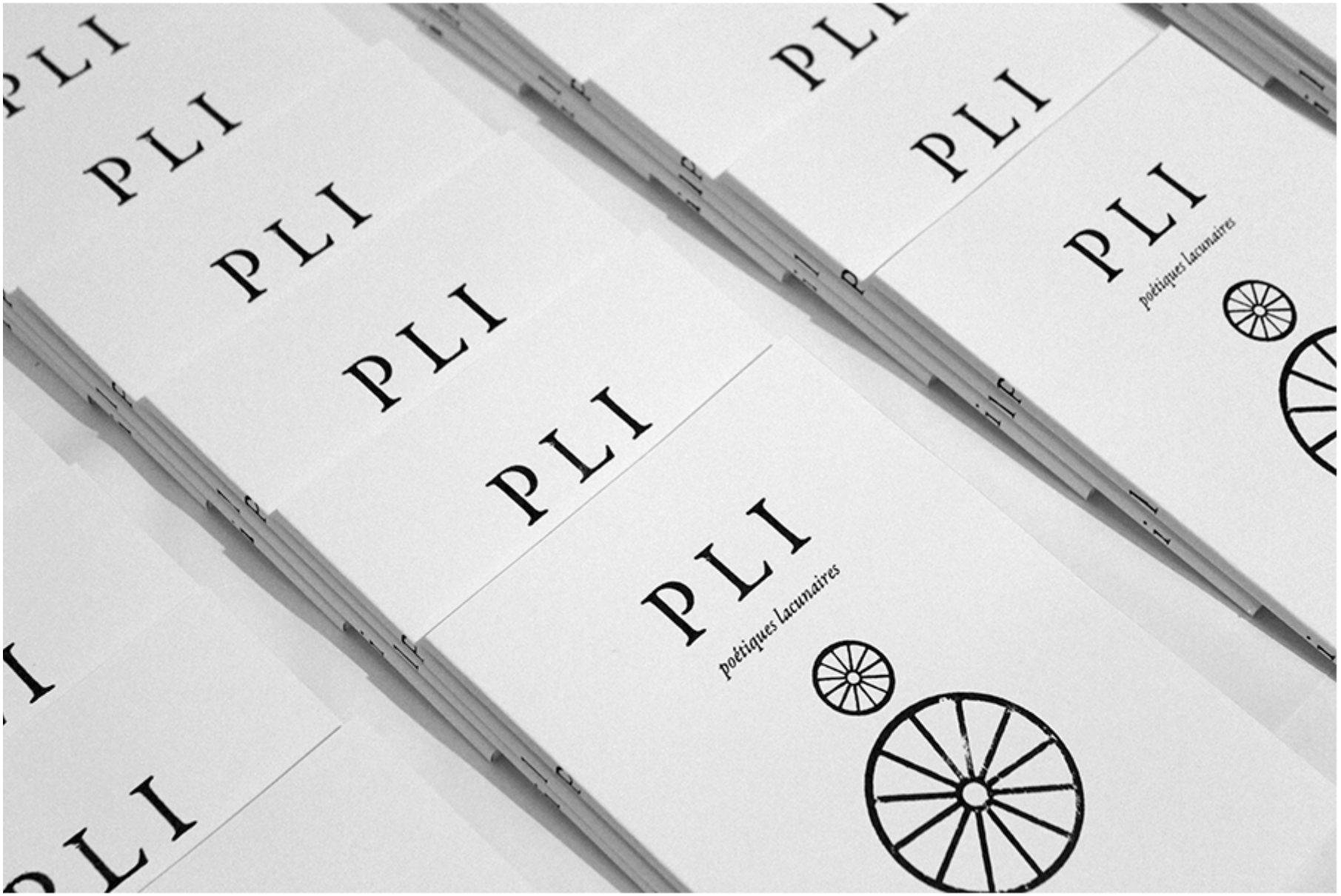
Recherches en cours, Extrait, 2025
Sur papier 15x21cm, encres, adhésif, lavis, crayon.





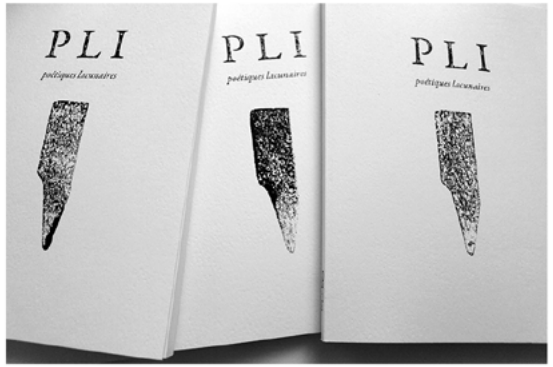
Recherches en cours, Extrait, depuis l'atelier, 2025
Sur papier 280g, 70x55cm, encre de lithographe et acrylique blanche

Fondateur et responsable de la revue et des **Éditions Pli**
Infos, documentation, archives, commandes : www.revuepli.fr


PLI
poétiques lacunaires

numéro 02

numéro 03



numéro 04

numéro 05

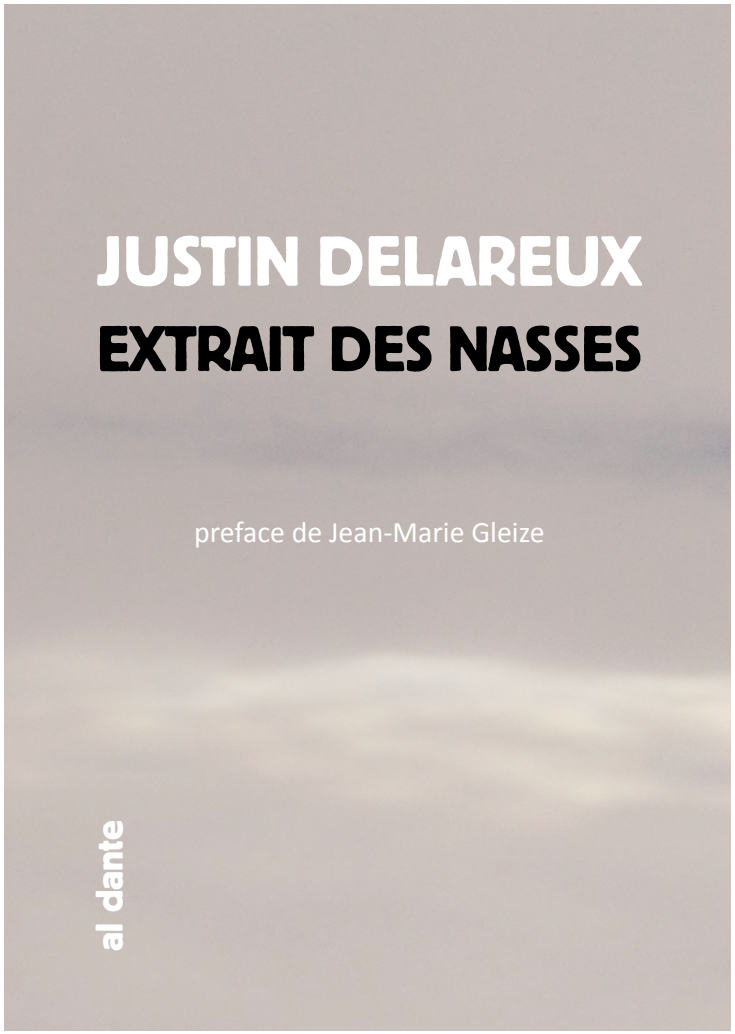
numéro 06

numéro 07

numéro 08

numéro 09

numéro 10



Parution : 2016
Éditions Al Dante / Presses du réel
ISBN : 978-2-84761-721-4

Terrier comme ça

Préface de Jean-Marie Gleize pour Extrait des nasses

« Je dois m'extraire », dit le texte. Celui qui doit s'extraire est donc ce sujet. Celui qui écrit le texte mais comprend qu'il doit s'extraire ou se soustraire comme sujet du texte. Sortir de là. De sujet quelqu'un s'assumer comme sujet quelconque, et s'il se peut comme non sujet. Se vivre ensuite comme sujet « extrait », de la nasse du texte, des nasses disposées pour recueillir du texte, pour ensuite en conserver quelques « extraits », suffisamment séparés (du sujet désormais sorti et des autres objets désormais flottant à la surface).

Le premier objet est donc cette nasse sans laquelle le texte serait sans objets. Une nasse est un panier, une sorte de cage, agencée de telle sorte que ce qui peut y entrer n'en peut plus sortir. Un piège. De la nasse il faut alors retirer, extraire, ce qu'on a capturé. Et le relancer, comme aux dés, ou bien s'imaginer qu'on en dispose et qu'on peut le composer, faire jouer les pièces, les extraits séparés, mots, signes, traits, phrases, segments découpés, les uns, les unes, avec les autres, sur le champ de la page. C'est le travail d'un braconnier, d'un sujet non sujet, qui s'est lui-même extrait, qui s'est éloigné pour être présent invisible. Agir un peu en retrait. Ici commence la littérature. Le libre jeu en effet des fragments extraits et maniés, convoqués à se déployer à faible distance, à se toucher jusqu'à ce que s'activent ou se désactivent un effet lumière, un effet électrique, un effet vibration, un effet gain et perte de sens, un effet projectile.

Car la nasse n'est pas seulement ce dispositif dont le sujet doit s'extraire pour en extraire les objets qui vont ensuite donner lieu à manipulations destinées à produire tel ou tel effet de sens, de multiplication et de pulvérisation du sens, à être lancés en direction du lecteur pour qu'il les ramasse et les lance à son tour. Contre ce qu'on appelle les « forces de l'ordre », par exemple.

Machine à écrire, si l'on veut, la nasse est aussi un outil de guerre. Une technique, policière, d'intervention, lorsque le peuple des sujets quelconques envahit les rues. Le texte dit aussi : « La démocratie n'a plus lieu », ou bien encore : « L'État diffuse de la musique dans les hauts parleurs des rues des villes ». Lorsque le bruit des manifestations couvre celui de sa musique d'ambiance et d'hypnose, l'État réagit et s'avance en rangs serrés : encercler, isoler, immobiliser, arrêter, tel est le rôle de la « nasse », terreur, dissociation, tel est le but recherché. S'extraire de la nasse prend alors un tout autre sens et devient physiquement difficile. On peut chanter. On peut aussi rouvrir l'autre nasse, la nasse aux trésors. Tenter de faire entendre l'autre musique.

« Nous n'avons pas de lieu ». Et : « Nous sommes nés dans une usine vide ». Un paysage dévasté, détruit, « oui, nous habitons vos ruines… », mais : j'écris ces ligne pour toi Justin, dans le village de Tarnac, un soir de mai, il pleut, « nous préparons des projectiles », nos projectiles. Et personne ne le voit. Tarnac est le nom de l'extrait. Je suis, tu es, nous sommes « extraits », absolument déployés sur les pentes et dans l'herbe, dans la fraicheur du pré. Comme il est encore tôt une légère brume flotte au ras de tout ça. .Il y a ici la rivière, les ruisseaux, les sources, les fontaines, les étangs ; j'ai retrouvé la nasse ; le livre que je suis en train d'écrire aura pour titre « Trouver ici ». Mais cet ici n'est pas quelque part. Ici est le lieu de ceux qui n'ont pas de lieu. J'appelle ici le présent simple. Ce vide est notre chance (en réalité).

Il suffit de se laisser désorienter. Considérer cette irrégularité régulière (le courant vu d'ici de l'autre côté du pont), la vitesse de l'eau, sa capacité d'inscription et d'effacement, sa tonalité sourde ou brillante, la beauté tranchante et stupéfiante de son glissement. J'aime la rivière, tu dis que « la phrase est ici débordante », j'aime ce glissement, ce dévalement, ce débordement. Il y a quelque part une page manquante. Toute l'eau de la phrase se déverse dans le lit de cette page manquante. C'est elle qui fait tourner le cercle des nasses. Et nous recommençons, « perdus dans la langue », « dans l'obscurité plate du langage », ou le « bruit blanc » qu'il fait.

Il ne faudrait peut-être pas parler de fragments, mais de fragmentation. Comme de certains projectiles. Fragmentation, écriture « à fragmentation ». Une langue déshabituée. A répétition fragmentée.

« Le Merzbau n'est pas une enveloppe mais une procédure de sédimentation qui ne se stabilise jamais »

« Il n'a pas de contenu : c'est dans l'épaisseur des couches que se joue le destin des objets qui y prennent place, c'est-à-dire leur disparition »

« Le Merzbau n'offre pour toute ordonnance qu'un dédale de structures surimprimées, un écheveau labyrinthique sans mémoire »

Le « réalisme brutal », c'est ça. La grève active. La circulation dans les nasses. La sédimentation des archives, la disparition des traces, le réemploi sans fin des objets prélevés, la coupure des mots, des doigts, l'avalement des reliques, le contournement des lisières, la percée rapide. Le texte comme un non monument, comme ce palimpseste-là, celui de Schwitters, construit détruit en même temps, terrier comme ça, pour vivre encore.

Il y a donc la poésie (ici il faut un point). « La poésie. » Ou l'autre nom de la fiction (« le commun est ma fiction »). Poésie du commun, donc, sabotage d'un « récit initial » qui ne racontait rien que la succession des commencements et leur oubli compulsif. Rien dans la nasse encore, il faut la replonger, rien toujours il faut suspendre sa respiration, attaquer en apnée, franchir les lignes, se dégager. Le lecteur devra considérer qu'il a ici beaucoup à faire, se déranger, se déplacer, lire les sous-titres qui continuent de défiler après la disparition des images. La « poésie brutale », c'est ça : quand on en vient littéralement à se cogner contre un arbre, à croiser un renard, à concentrer son regard sur un lac, un miroir, un vert profond, celui des sapins, un vert très noir, très nuit, très lumineux. Tout ça dans un profond silence, parce que, tout à coup, « il y a le gouffre aux arbres ».

Il y a dans ce livre, une conclusion politique, celle-ci : « Nous faisons pousser les ronces ».

A Tarnac, le 14 mai 2016

Article écrit par Véronique Bergen, publié dans Artpress, février 2017, au sujet du livre *Extrait des nasses* de Justin Delareux, éditions al Dante.

Explorant l'écriture, les arts plastiques, la musique, Justin Delareux livre avec Extrait des nasses un texte-intifada vertébré par la faim d'un autre monde. Brûlant d'un feu post-situationniste, ce texte-projectile performe ce que son titre annonce : l'extraction hors d'un monde rongé par la domination. Au fil d'une poésie insurgée, ce texte désentrave, déconstruit par un langage-acte ce qui nous emprisonne, lâche des flux de vie arrachés au régime de mort programmée. Si la nasse est un piège dont il faut s'extirper, tout est nasse, le système, le texte, le sujet. Si la nasse est un outil d'aliénation, une technique étatico-policière, elle est aussi une « machine de guerre » (Deleuze) qui se retourne contre ce qui amenuise nos libertés. « Écrivain en état de siège », l'auteur dispose une machine de guerre scripturale qui élit la forme du fragment ou, plus exactement, comme l'écrit Gleize, une « écriture « à fragmentation » ». Dans le maelstrom du texte, tarnac se lève. Jouer tarnac contre le tarmac des existences asphyxiées, c'est faire du texte un projectile. Delareux lance des phrases-rivières, retournées à l'état sauvage, des phrases-harets qui, ouvrant des brèches, activent un chant de vie. Parataxes, morcellement syntaxique, clins d'œil à Debord, Extrait des nasses invente un dispositif verbal incendiaire, un manifeste poético-politique de survie qui bêche les mottes de mots comme on retourne une terre. « La vie qui nous est proposée ne nous va pas ». Se chercher un autre temps libéré, c'est écrire pour ce renard « croisé sur la route de tarnac », attaquer ce qui déboise les pensées et les corps, faire pousser des ronces sur les déserts de béton. Saluons la puissance d'un texte-sécession qui riposte à la mécanique grippée du temps, au spectaculaire intégré par un chant intempestif.

Article écrit par Luigi Magno, publié dans le Cahier Critique de poésie, avril 2016 au sujet du livre *Extrait des nasses*.

« Extrait des nasses est une machine textuelle fonctionnant par fragments. Le centre est partout, le départ à la fois comme délité et réitéré. tout pourrait commencer par un positionnement dans le champ (« Je ici », p. 19) ou un ancrage au sol (« Je suis gisant », p. 30), suivi par un constat politique fort (« La démocratie n'a plus lieu à nos yeux », p. 26) qui affecte (« Nous sommes affectés par ce que nous percevons », p. 33). Et comme l'instance politique se joue dans le langage et touche la démocratie, « il [...] faut aujourd'hui tant bien que mal poursuivre dans l'obscurité plate du langage » (p. 27). La poursuite sera poétique, quand bien même « La poésie a tout raté » (car elle se présente comme « Un grand ensemble qui ne nous concerne pas », p. 36), et que « Le chant est terminé » (p. 60). Extrait des nasses essaie de réinstaller le langage dans la poésie, autrement. Par sabotage de ses logiques (p. 19) ou encore par révision des méthodes (p. 33). À partir de ces coordonnées s'opère le choix de la « fiction épique » (p. 23), de « l'histoire silencieuse de l'humanité » (p. 17) ou de « l'histoire absente de l'humanité courbée » (p. 19). Utilisant le présent (p. 43), cette fiction se bâtit par « Un ensemble de documents » (p. 23) et une méthode qui consiste à « Rassembler les indices reliés » (p. 20). Il s'agit alors de penser la poésie comme « un fonctionnement agraphique » (p. 28), un trouble dans lequel chercher une forme et par lequel poursuivre la poésie tout en refondant ses présupposés esthétiques. Et produire ainsi un « commentaire de notre quotidien » (p. 19), non sans action en perspective commune (« Le commun est ma fiction », p. 53).»

Article écrit par Yves Boudier, publié dans le Cahier Critique de poésie, avril 2016 au sujet de la revue *Pli,* dirigée par Justin Delareux.

« D'un format classique et d'une esthétique volontairement sobre, cette revue est le fruit du travail de l'association Pli. Elle accueille une vingtaine de contributeurs, aux écritures diversifiées, ainsi que des photographies et travaux plastiques. Description fort classique certes, mais les surprises nous attendent dès l'ouverture du numéro et à la fois l'audace, la liberté du ton d'une réflexion poétique-politique sans souci d'unanimité ou de la moindre concession nous saisissent dans une forte et pertinente continuité avec la livraison précédente (février-mai 2016) qui, elle, ouvrait ce chantier attentif à ce « Quelque chose en train de naître (...) Le monde ou rien (...) dans une société "au bout du rouleau" » dans laquelle « tout doit être jeté dans le bouleversement passionné de cet ordre finissant. Il [serait] grand temps de repartir à l'assaut du ciel ». Ainsi, sur ce terrain se joue la rencontre excitante d'une parole politique héritière sans fascination d'un situationnisme bien pensé et revisité avec la puissance polymorphe du geste et de l'acte artistique et poétique. Cette articulation qui fut, rappelons-le, la pierre de touche dans le passé de revues comme Change ou Action poétique, revient en force et interroge de nouveau les leurres contemporains qui tentent de nous convaincre que nous serions dans un au-delà de cette problématique essentielle qui lie Histoire et écritures. Et, à rebours de revues contemporaines qui ont choisi formellement de mettre en scène ces lignes de ruptures, ces clivages et ces bouleversements sociaux avec une maquette exubérante et des contenus de lecture se voulant un détournement des codes du capitalisme culturel sans toujours parvenir à s'en détacher, Pli fait le choix d'une forme sans excès et au fond respectueuse des questionnements du lecteur. Les effets éventuellement surprenants, voire violents, produits par les textes et les images elles-mêmes et plus encore par leurs rapprochements parfois inattendus, tant dans les contenus que dans les formes, sont d'autant plus forts que se déroulant dans un espace apparemment apaisé. Ainsi, depuis l'important cahier spécial de vingt-cinq pages consacré aux poèmes de Michele Zaffarano (todenstrieb), depuis les photographies du Groupe Rembrunir, le travail iconique de Patrick Mosconi (Misère des Baby-boomers) du numéro précédent, nous poursuivons le parcours critique de ce « projectile littéral » avec, par exemple, Jean-Marie Gleize, Liliane Giraudon, Mohamed Ben Mustapha, Luc Bénazet, Julien Blaine, Virginie Lalucq, Esther Salmona, Claude Favre, Jérôme Bertin ou Vannina Maestri, tous dans le sillage de la dernière ligne de la page quatre : « Le Parti Imaginaire sera dès lors la forme d'apparition du prolétariat », que l'on se permettra de transformer en « poétariat ». Le détournement graphique de plusieurs célèbres Gueux (Jacques Callot, 1622) effectué par Erwan Keruzoré confirme ce qui fonde les parti-pris de cette revue fort intéressante, soucieuse assurément de décliner et d'interroger les plis passés et contemporains de notre histoire politico-poétique.»

LE GUETTEUR NOCTURNE
S'extraire, reprendre souffle

Par Michel Cegarra, historien de l'art, 2016

"A l'instant la solitude et le silence règnent autour de nous.
Nous restons seuls de toute une nation qui n'est plus.
Et voilà la première ligne de la poétique des ruines."
Diderot, "Ruines et paysages", Salon de 1767

"Factus sum sicut nycticorax in domicilio
(Je suis comme l'oiseau de la nuit à l'ombre des ruines)." (1)
Psaumes, 102. 7

En dépit de sa jeunesse quelque chose de singulier, comme une intuition ou une simple évidence, nous oblige à considérer que Justin Delareux est, déjà, une *voix* qui compte. D'emblée nous prenons acte du statut intermédiaire qui est sien : formé en école d'art c'est, très vite, l'écriture qui le requiert (2) .
Et précisément l'écriture poétique, à laquelle il demande, avec le risque que l'on imagine, de lui offrir un chemin d'accès au réel. A tel point que ses productions et interventions plastiques semblent souvent solliciter chez le regardeur des opérations de lecteur, mais pourrait-on dire d'un lecteur à la recherche du texte perdu.
L'hypothèse – comme dans les *Actes-Textes* (3) – selon laquelle c'est la perte elle-même qui, à partir de son abîme, construit cette avalée du monde, semble à retenir.

DIRE, INSCRIRE, AGIR. EXEMPLA

Qui écrit sur les murs des ruines, les wagons de train abandonnés, les déchets, les rochers, les sols maculés de taches, les maisons désertes ? Cette "écriture hors page, contextuelle", est semblable à la voix de l'oracle : elle ne raconte ni ne décrit, elle dévoile. Elle montre quelque chose qui *advient* et qui pourtant est déjà là. Que nous ne voyons pas. Elle nomme une réalité, désigne une situation accomplie. Que nous ne savons nommer en dépit de sa trop grande proximité. "Les portes fermées du monde", "spectacle", "l'école est finie", "démissionner", "manier, "désister", "l'art fait patienter les bandits" (3)...

Fragments de messages inaudibles, signaux d'alerte, balises de mots emportés par le vent. Justin Delareux s'introduit à pas de loup dans les lieux perdus, les zones d'entropie. Il traverse comme une ombre les non-lieux où résident les blessures du temps, les marques du grand délestage de civilisation que le capitalisme à son stade actuel – sans politique autre que l'hystérie financière et la névrose sociale – étend partout comme un laisser mourir généralisé. Et dans ces lieux de rétractation le poète inscrit du doigt une phrase, un mot. C'est l'incision dans le torrent des gravats, la marque d'une parole qui ose les *exempla* et récuse le détour et le découragement.

Être là, y pénétrer en franchissant les déblais, énoncer ce qui a lieu, désigner la dislocation comme politique essentielle des pouvoirs. Justin Delareux retrouve ici, relance à vrai dire, le genre de *l'exemplum* [4] qui, de l'antiquité à Dante et au-delà, témoigne de la présence au monde du poète qui nomme les choses et les lieux, interroge la communauté, les passants : qui a «fermé les portes du monde» ? De quel «spectacle» désire-t-on que nous soyons asservis ? L'école du savoir devrait-elle ne plus faire sens, être «finie» ? Au nom de quoi devrions-nous ne pas «démissionner» ? Qui pourrait nous refuser de «manier» le réel, de l'ouvrir à notre investigation ? De quoi devons-nous nous «désister» ? Notre art pourrait-il n'être qu'une issue de secours ou un camouflage pour les «bandits» destructeurs ?

LE VIDE ET SON RESTE. *MÉMOIRES ARTIFICIELLES*

" J'ai ôté les revêtements. J'ai ôté le sol et les murs, les apparats. Je les ai rangés, à l'image de leur structure portante. J'ai pris un marteau et une vis pour décrocher le sol. J'ai frappé, tiré, entassé, pendant des heures. Puisqu'il fallait partir. Reste la photographie de ce tas. Contenu de grands ensembles. Des *mémoires artificielles* du lieu "[3].

Soit un lieu. Vide. Abandonné. S'y glisser. Y pénétrer l'espace d'un instant. Ce lieu doit être détruit et déjà son abandon paraît l'offrir à ce destin sans controverse possible. Il s'agissait de grands ensembles. Des hommes, des femmes des enfants vivaient là. A présent les appartements sont vides. Ou presque. Car si tout a disparu – le mobilier, les installations, les radiateurs, les tuyaux– demeurent néanmoins quelques dépôts sans nom. Revêtements de sol, de mur, dalles de plafond...

Plusieurs heures de travail seront nécessaires pour récupérer ces dépôts ultimes, ces dernières traces, si ténues finalement qu'elles semblaient irrécupérables. C'est-à-dire sans fonction, sans nom. Prélever, découper, entasser soigneusement : le "tas" est convaincant. Une photographie témoigne de son existence. C'est ce rien du monde que le poète renomme et auquel il redonne vie. Qu'il érige sous nos yeux comme la part maudite de ces lieux détruits, comme le détruit ultime de la destruction, l'informe sans nom, l'absence de chose [5].

Comme revenues de l'Hadès, du séjour des morts qui est aussi le lieu des choses invisibles (Hadès-Aeidēs : "invisible" [6]), ces choses accèdent à la lumière de leur nomination, au site de leur présence où elles s'assemblent comme un agrégat d'unités, comme un ensemble ontologiquement restauré. On mesure tout à la fois la grande humilité de l'artiste-poète et sa singulière patience pour faire advenir parmi nous ce qui n'existait plus. Sans doute est-ce là une tâche devenue essentielle dans la création d'aujourd'hui, à notre époque de la dislocation en marche dans nos sociétés et à travers le monde.

Dans le silence des lieux abandonnés le bruit du marteau manipulé par l'artiste se confond alors avec la langue souveraine du poète : cela existait. Nous y étions. Ceci était la demeure de l'être commun, de chacun de nous par conséquent.
Du temps, du travail, un document photographique comme témoignage, comme survivance des fantômes. "Mémoires artificielles", c'est-à-dire artefact mémoriel, souvenir et langue.

MASSES-TEMPS. NOIRCIR

Suivons la plume. Elle dessine des circonvolutions sur le papier [7]. De petits cercles qui se juxtaposent, se superposent, s'additionnent, de sorte qu'ils tissent peu à peu, inexorablement, quelque chose qui tiendrait à la fois de la tablette d'écriture et d'une fine broderie de noirs et de gris entremêlés. Les entrelacs se répètent avec régularité, tracés d'une main précise, comme un jeu ouvert, ligne à ligne, de contamination de l'espace ou de saturation.

Ecrire et dessiner tout à la fois : après tout Paul Klee considérait qu'il s'agissait là de la même chose. Ecrire, dessiner mais aussi tisser des boucles pour coudre le noir au noir, pour laisser apparaître des structures à la manière des fragiles peintures de sable navajos. Et ces structures présentent des vaguelettes, tout un mouvement dispersé d'élans et de retraits, d'ondulations, où le blanc et le noir échangent leur rôle, tantôt vague ou écume, tantôt crête, lisière, chemins, dépôts de tamis, cartes inidentifiables.

Tout le fragile et patient mouvement du graphiste révèle à nouveau la franche et lumineuse simplicité d'approche de Justin Delareux, où le geste répété, impliquant le bras, les épaules, le corps entier, ouvre un espace à la fois hypnotique et comme déchargé de tout poids matériel. Un espace fluide où regarder c'est voir que l'on ne peut pas, *ne peut plus lire*, parce que le monde est devenu ce tissu illisible qu'il nous faut retisser pour le saisir.
L'acte créatif est, à nouveau, implication du corps et sollicitation de la pensée, automatisme corporel et méthode de méditation. Le processus, visible, est comme un acte se libérant dans le site du spectateur, mieux : un appel. Et si, parfois, nous identifions des lettres, des mots, ils semblent ne plus pouvoir remonter au jour et être emportés dans le rythme général des périples graphiques.

Vouloir lire c'est faire alors l'expérience de la désillusion, et prétendre fixer visuellement c'est se heurter au mouvement brownien des particules graphiques qui circulent à la vitesse des protons dans le LHC [8]. Le panneau achevé se dresse comme une stèle mouvante où les écoulements graphiques, les ondulations de signes scintillent comme des constellations lointaines.

Il faut dès lors imaginer l'artiste-poète Justin Delareux comme le guetteur nocturne, un homme marchant sur les lisières du monde, à la poursuite du commun de l'expérience, de sa nécessité et de ce qu'il en reste, cherchant à témoigner et, pour cela, à s'extraire et reprendre souffle : "Le commun est ma fiction. la révolte mon spectacle. D'où suis-je déjà ? Libre/Enfermé. Maintenant je dois m'extraire. (cf. Expirer)."[9]

Notes

1. Il s'agit du fameux Psaume 102 (101 dans l'ancienne numérotation gréco-latine), dit «Psaume de la prière dans le malheur». Sa traduction est malaisée et il existe plusieurs versions. Les versets 7 et 8 rassemblent l'idée du guetteur nocturne dans les temps de désordre : "[7] Similis factus sum pelicano solitudinis / Factus sum sicut nycticorax in domicilio / [8] Vigilavi et factus / Sum sicut passer solitarius in tecto" : «Je ressemble au hibou du désert, je suis pareil à la hulotte des ruines, je veille et je gémis comme l'oiseau solitaire sur le toit».

2. "Il pensait poétiquement" résume Hannah Arendt pour qualifier au plus près "l'originalité absolue" de Walter Benjamin qui n'était ni un philologue, ni un théologien, ni un romancier, ni un traducteur, ni un critique littéraire, ni un historien et qui pourtant était bien plus que tout cela. Justin Delareux est un guetteur nocturne qui excède les limites des arts plastiques et de la littérature, son propos étant quant au fond politique, au sens noble, grec, du mot. Celui qui prend en charge les affaires de la Cité et le Bien commun (koïnon agathon), non pour y saisir un pouvoir mais, tout au contraire pour témoigner de la force de l'impouvoir.
Pour le texte d'Hannah Arendt cf. Walter Benjamin 1892-1940, traduction d'Agnès Oppenheimer-Faure et Patrick Lévy, éditions Allia, 2014, p. 11-12.

3. On se reportera au site de l'artiste : www.justindelareux.fr et à notre cahier images, page 64.

4. Ce motif de l'histoire littéraire traité par Erich Auerbach puis Carlo Ginzburg à propos de Dante (cf. "Auerbach et Dante, quelques réflexions", in Po&sie n° 133, 3e trimestre 2010), est abordé sous un angle vif par Walter Benjamin dans ses thèses sur le concept d'histoire : "... de tout ce qui advient jamais, rien ne doit être considéré comme perdu pour l'histoire. Certes, ce n'est qu'à l'humanité rédimée qu'appartient pleinement son passé. C'est dire que pour elle seule, à chacun de ses moments, son passé est devenu citable. Chacun des instants qu'elle a vécus devient une citation à l'ordre du jour –et ce jour est justement le dernier" (Sur le concept d'histoire, 3e thèse, 1940. Ce que nous soulignons était écrit en français dans ce terme ultime de Benjamin). De fait, comme l'historien, le poète Justin Delareux cite à comparaître les fragments de la dislocation qui se déroule sous nos yeux comme autant de ruines devenues d'emblée citables par des "Actes-Textes".

5. Cette action de l'artiste n'est pas sans évoquer l'étrange passage consacré aux maisons détruites par Rainer Maria Rilke lors des errances parisiennes de son double Malte Laurids Brigge : "Mais le plus inoubliable, c'était encore les murs eux-mêmes. Avec quelque brutalité qu'on l'eût piétinée, on n'avait pu déloger la vie opiniâtre de ces chambres. Elle y était encore ; elle se retenait aux clous qu'on avait négligé d'enlever ; elle prenait appui sur un étroit morceau de plancher (...) ; elle tremblait avec les lambeaux flottants et transpirait dans d'affreuses taches ...".

Rainer Maria Rilke, Les cahiers de Malte Laurids Brigge, in Œuvres I Prose, 1966, éditions du Seuil, p. 577. Ce passage du texte de Rilke avait fait l'objet d'un commentaire de Heidegger développé durant un cours donné lors du semestre d'été 1927. Cf. Les Problèmes fondamentaux de la phénoménologie, 1985, Gallimard, p. 211-213.

6. Cf. Platon, Cratyle, 403 a 5 et Phédon, 80d, 81 a-b, 81 c 11. Et également Nicole Loraux qui écrit dans "Voir dans le noir" : "Que voit-on dans l'Hadès ? Rien. Tout. Hadès – dieu et lieu tout à la fois est l'Obscur. Noir il était, (...) invisible (aeidēs). Hadès, Aeidès, en grec c'est tout un (...). Mais Hadès l'invisible est aussi celui qui soustrait à la vue (aïdēlos)...", in Nouvelle Revue de Psychanalyse n°35, Le champ visuel, printemps 1987, Gallimard, p. 223.

7. "Je dessine par boucles. Une boucle concentrée fait une ligne, une boucle plus large donne une valeur de gris. Au fusain, ce sont des boucles tassées, écrasées, des boucles dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, pour remonter le temps". Conversation avec l'artiste, 12 avril 2016. On prendra soin d'entendre remonter le temps au double sens du retour et du réassemblage, opération double par conséquent.

8. Le Large Hadron Collider : le Grand Collisionneur de Hadron, installé prés de Genève, par lequel l'existence du boson de Higgs a pu être démontrée. Justin Delareux utilise volontiers cette métaphore du LHC pour désigner l'énergie graphique, active et circulante, de ses dessins nommés Masses-Temps.

9. Cette voix poétique n'est pas sans évoquer la pensée d'Alfred Schütz, ancrée dans le monde vécu (Lebenswelt), le monde de l'expérience commune où les deux figures d'alerte sont celles de "l'étranger" et de "l'homme qui rentre au pays". On se reportera à L'Etranger, un essai de psychologie sociale suivi de L'homme qui rentre au pays, Allia 2003, traduction de Bruce Bégout, et au puissant recueil Essais sur le monde ordinaire, éditions Le Félin, 2007.

L'ART COMME GUERRE DE PARTISANS
Pour une communauté aux aguets

par Michel Cegarra, historien de l'art, 2016

"Captif moi-même, comme ployant, dans l'air en flammes".
Hölderlin, "L'Unique", Hymnes [1]

"Reprenons l'étude au bruit de l'œuvre dévorante qui se rassemble et remonte dans les masses".
A. Rimbaud, Les Illuminations

"Le problème du langage est au centre de toutes les luttes pour l'abolition ou le maintien de l'aliénation présente ; inséparable de l'ensemble du terrain des luttes. Nous vivons dans le langage comme dans l'air vicié. Contrairement à ce qu'estiment les gens d'esprit, les mots ne jouent pas. Ils ne font pas l'amour, comme le croyait Breton, sauf en rêve. Les mots travaillent pour le compte de l'organisation dominante de la vie" : cette citation de l'artiste-poète lettriste Gil J. Wolman [2] n'a rien perdu de sa vigueur et elle révèle le centre lumineux d'une pratique qui resurgit aujourd'hui avec Justin Delareux.

De quoi s'agit-il ? De rappeler vivement que l'art intervient à travers le champ social et qu'il participe des processus de transformations du monde. Davantage : de penser l'art comme la mise en œuvre d'une lutte à travers la sphère des représentations sociales où le langage est comme la matière d'œuvre des actions. De sorte que, projectiles, porte-voix, filets, les mots et leurs usages règlent les liens du vivre ensemble et les discours sur le réel.
Un double constat est à l'origine de cette décision : d'une part l'omniprésence dans nos sociétés d'une novlangue envahissante diffusée par l'imperium [3] (et relayée par les médias) et, d'autre part, la nécessité d'ouvrir un chemin commun pour l'artiste et le militant du contemporain en butte aux mêmes obstructions et confrontés au même destin. Il s'agit moins d'ailleurs de formes déjà constituées que de la mise en œuvre d'un programme d'interventions suscitant des images, des écritures et des objets afin d'assembler, de monter une "œuvre dévorante" qui pourrait, selon le vœu de Rimbaud, "remonter dans les masses".

Le Groupe Rembrunir formé de Justin Delareux et Alexis Judic est apparu en juin 2014 à l'occasion d'une exposition [4] : "Il y avait des ruines bétonnées, des cartes sans lieux ni légendes, des strates grises, des grilles, des gestes répétés, des images défaites, il y avait des bouts de monde, de petites machines de guerre" (Justin Delareux).

Les manifestations publiques du Groupe demeurent depuis lors tout à la fois espacées et fugaces : il s'agit de déplacements rapides sur des lieux dispersés, suivis de replis, à la manière d'opérations de partisans. Les pièces présentées sont associées sans souci discursif ou narratif et fonctionnent plutôt comme une série d'actes-événements susceptibles de produire chez les visiteurs non seulement des images mentales fortes mais aussi un dispositif de mobilisation en lambeaux, qu'il est nécessaire de réassembler pour se mettre en mouvement.

Le style impeccable de ces opérations ouvre la perspective d'une onde de choc. L'époque n'est-elle pas devenue ce champ de ruines qui, littéralement, nous rembrunit : nous attriste, nous rend graves et soucieux ? Le Groupe Rembrunir est la communauté qui désigne cette gravité et témoigne de sa pesanteur immobilisante. Son ombre portée sur la scène contemporaine de l'art en France, aujourd'hui, est un faisceau net, précis comme un coup de scalpel, une lueur pour prendre acte, car, ainsi que le disait Guy Debord : "Le temps (...) fait peur parce qu'il est fait de sauts qualitatifs, de choix irréversibles, d'occasions qui ne reviendront jamais".

Notes

1. Les premières versions de "L'Unique" (Der Einzige) datent de l'automne 1802. Le poème présente trois parties en écho, ainsi le vers 6 que nous citons appartient à la deuxième partie et se trouve relancé dans la troisième : "Captif moi-même, comme ployé, au plus près du jour proférant". Nous utilisons la traduction d'André du Bouchet, 1979 et 1984, Fata Morgana.

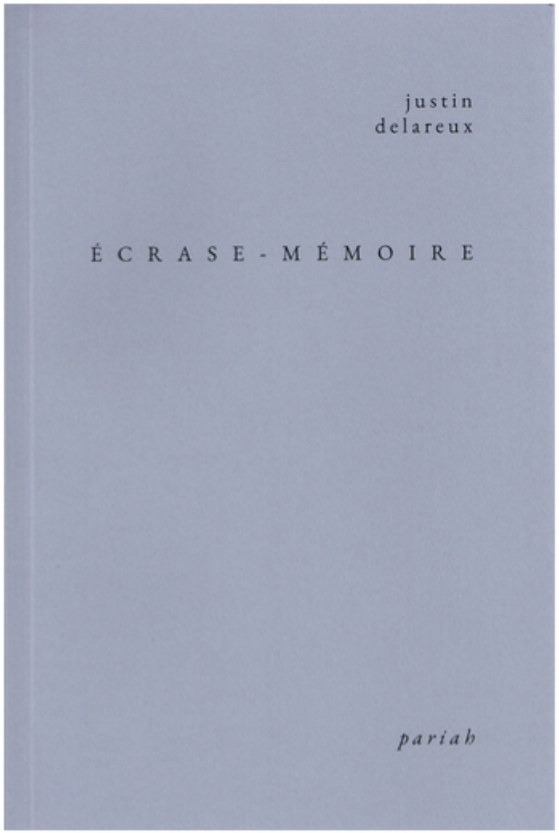
2. Gil J. Wolman, "All the King's men", Internationale situationniste, n°8, janvier 1963. Cité par Maurice Fréchuret dans un ouvrage stimulant qu'il vient de publier aux presses du réel. Cf. Maurice Fréchuret, Effacer. Paradoxe d'un geste artistique, 2016, Les presses du réel, coll. «Dedalus», p. 214 note 192. (Note : Un lecteur averti nous fait savoir que la phrase serait de Guy Debord et non Gil J. Wolman, nous le remercions)

3. J'utilise ce terme au sens de l'économiste philosophe Frédéric Lordon qui nomme ainsi un supra-pouvoir comme l'appareil des institutions européennes qui a élaboré et diffuse vigoureusement une langue spécifique qu'il faut retourner ou renverser pour la saisir. La «réforme»devenant ainsi, de manière générique, le nom de politiques réactionnaires de liquidation sans retour des politiques publiques au service des biens communs. On se reportera à Imperium. Structures et affects des corps politiques, 2015, La Fabrique et à La Malfaçon. Monnaie européenne et souveraineté démocratique, 2014, Les Liens qui libèrent.

4. Exposition Rembrunir, 7-29 juin 2014, à l'atelier Alain Le Bras, 10 rue Malherbe, 44000 Nantes.

[© Michel Cegarra, historien de l'art / mai 2016]

Article écrit par François Bordes, publié dans la revue *Phoenix*, 2024
au sujet du livre *Écrase-mémoire* de Justin Delareux, aux éditions pariah.



« Poète n'est pas doué pour habiter le monde, c'est le monde qui l'habite, et fait de lui un éternel passeur d'errances. » Justin Delareux est de ceux-là. *Écrase-mémoire*, ce livre puissant et original est parsemé de phrases flammes et flèches, de mots qui frappent juste et fort. « On cherche la place pour écrire mais la place a disparu ». Il s'agit bien de la reconquérir, d'ouvrir un espace. Expérimentation de formes, en quatre temps, quatre mouvements, quatre écritures différentes, dont la dernière est photographique. Poème de critique, poème d'attaque et de contre-attaque, d'esquive et d'offensive, *Écrase-mémoire* ouvre une brèche et lance une tentative de « documenter la fin des temps ». Pour en annoncer d'autres, collectifs, partagés, enflammés. Le romantisme révolutionnaire n'a pas dit son dernier mot. On espèrera simplement qu'il n'oubliera pas, dans sa fougue, certaines cuisantes leçons infligées aux utopies passées par le « crapaud galeux » de la politique. C'est à cette condition que pourra s'ouvrir réellement une nouvelle « métaphysique de la parole » pour reprendre le titre du livre de Brice Parain dont une phrase ouvre ce livre flamboyant d'un auteur à suivre de près. Quelque chose de très nouveau se trame ici, une « autre destination que le récit à nos paroles », un autre espace, à inventer.

François Bordes

Article écrit par Nathalie Quintane, publié chez Sitaudis en 2022
au sujet du livre *Écrase-mémoire* de Justin Delareux, aux éditions pariah.

Les gaz : voilà une expérience marginale, voire quasi inédite, dans le texte dit poétique entre 1987 et 2015 (en gros) et qui s'est depuis multipliée à la fréquence où les grenades sont tombées sur les têtes ces dernières années.

Ecrase-mémoire, en parle :

Il s'agit de corps gazés par d'autres corps. Vous, malhonnêtes, viendrez rétorquer que la police ne gaze pas afin de tuer les masses présentes, quelle funeste vision de la vie avez vous. Gazer une foule, ce n'est pas la repousser ou la disperser, c'est lui nuire. Ce n'est pas l'ordre qui est maintenu, c'est la terreur.

Les choses sont dites. Pas toujours si clairement, pas toujours de manière aussi assertive (donc déterminée), mais tout de même le ton d'ensemble est celui-ci. Y a-t-il volonté de faire efficace, d'avoir un impact ? Depuis qu'on répète, ce qui est avéré, que la langue est performative (dès qu'on entend qu'elle le soit), on espère toujours qu'elle va l'être dans le bon sens, au moins un peu, et on y bosse. Aussi les poètes sont-ils dans ce domaine les plus grands enthousiastes. Marteler, par conséquent.

Tenir ici, construire des portes de sortie. J'essaie de tirer mon corps hors des nasses quotidiennes, c'est chaque jour une nasse d'exception, un nouvel enfermement préventif. On exhume les vieux poncifs démocratie et république pour justifier l'attelage et le déploiement léger de 25 tonnes de blindés là où l'on ne peut plus voter.

Il y a une généalogie, dans Ecrase-mémoire : Rimbaud-Ducasse via Gleize, Delareux en étant le dernier état provisoire, le plus décanté — ad hoc à l'époque, ce temps où la clarté radicale des discours rafale la mise, pardon, rafle. Delareux opère dans des chicanes qu'il créé lui-même en paragraphes courts. Il met du jeu (non joueur cependant) dans les doxas autonomes. Mais les Totos entendront-ils ce texte de lutte ? L'erreur d'adresse, s'il y a erreur, est de toute façon dans le contenant ; ce qui (nous) sauve, en partie.

À la fin, avant neuf photos saturées de brume ou de gaz, il y a un montage collectif de phrases flambantes et contredites, à la Ducasse :

La poésie ne sert pas aux besoins. C'est toujours autre chose. Nous n'avons pas le temps de rêver. Une certaine habitude de ce vide façonne nos esprits de jour en jour.

Les *Poésies* n'ont jamais pu prêter leur violence fondatrice. Elles nous obligent à les *refaire*. Dans le cadre du livre de Delareux, elles sèment le trouble.

Article écrit par Zoé Théval, publié dans la revue en ligne *Diacritik*, en 2023, au sujet du livre *Écrase-mémoire* de Justin Delareux, aux éditions pariah.

Six ans après la publication d'*Extrait des Nasses*, le poète et artiste Justin Delareux publie aux éditions Pariah *Écrase-Mémoire* (2022), un texte poétique frappant, de ceux qui font l'effet d'une riposte ou d'une respiration. Dans *Écrase-Mémoire* nous retrouvons comme en 2016 cette situation du poète, entre sécession et état de siège, mais avec une logique coercitive augmentée par les situations politiques et sociales de ces dernières années.

Écrit en partie au moment des manifestations et des confinements qui suivirent, le texte dit cette nasse, ce tunnel répressif dans lequel nous évoluons depuis quelques années entre répressions policières et coercition cinglante d'un système libéral autoritaire et meurtrier : *« Nous n'avons fait que traverser une suite de période arrangeantes. On ne sait fomenter que les oublis. La plus belle jeunesse ne meurt plus en prison, elle meurt avant. »*. Écho troublant avec la mort de Nahel Merzouk. Faut-il encore défendre ou souligner l'investissement d'une certaine poésie qui embras(s)e le présent et le politique ?

Loin de documenter « la période » ou « l'époque », Justin Delareux écrit et performe différentes expériences d'asphyxie, d'écrasement et de domination telles que les violences policières vécues au moment des manifestations, les confinements, et la difficulté, enfin, de se maintenir debout dans un système qui nous voudrait docile et couché. Autant d'expériences où « le corps est contraint. Et en dehors comme au-dedans », où « *les exceptions de lois et lois d'exceptions se succèdent comme les jours. Contribuent à étendre un ciment confus.* » Il n'est pas question d'une quelconque poétisation de la lutte : le « nous » de la troisième partie-manifeste d' *Écrase-Mémoire* déclare détester la politique et n'avoir rien à voir avec la littérature. La lutte nourrit l'intervention poétique tandis que la littérature est considérée comme un outil de résistance. Intervenir par le langage dans le grand espace des choses écrites et dites c'est faire un pas dans cette arène et réfléchir à une destination nouvelle à nos paroles.

Dans une veine post-situationniste, et ses « Actes-Textes », ses écritures hors-page, la question de la place de l'artiste et du poète dans la lutte est centrale dans le travail de Justin Delareux. Dans *Écrase-Mémoire*, cette réflexion se prolonge par une prise en compte du corps dans la ville. Cette dernière n'est plus l'espace de flânerie bourgeois ou un espace d'observation poétique mais le lieu où s'exerce la domination d'un état-policier qui neutralise les corps, broie le commun et diminue les individus, poètes compris. Entre désœuvrement et colère, le poète anti-autoritaire se tient au milieu d'un monde libéral, coercitif et « raisonnablement clos » :

« Extrait errant. Inclusion et exclusion participent d'une même entreprise. Perdu dans l'impasse d'un projet occidental je cherche un abri à ma portée. Espace creux corps contraint. Je n'adhère pas. L'encre, continuer de tirer. On va faire simple, la nuit tombe, personne ne vient. »

Les rues rendues étroites par les nasses policières répondent à une asphyxie plus générale qui borne l'horizon à un enfermement productiviste : « *J'avance et je trébuche sur un horizon déjà fait. Organisé de toutes parts, on nous organise. Corps devient somme de chiffres donc d'informations. Qu'importe ce qu'il produit pourvu qu'il produise*» .

Cette impression d'écrasement, d'asphyxie et de nasse qui traverse les premières parties d' *Écrase-Mémoire* se manifeste d'abord typographiquement. Contenues en de très étroites colonnes difficiles à lire, les premières pages parlent de disparitions : disparition des gens dans leurs foyers au moment des

confinements alors que quelques mois plus tôt les rues étaient occupées par les manifestants et manifestantes ; disparition des mots pour dire, disparition des sens. Enfin, disparition du passé et disparition du futur au profit d'un présent contrôlé lors des confinements : « *cette tendance à la disparition des chairs allait de pair avec celle des mots qui jusqu'alors caractérisaient l'homme, une politique menait le monde au pas et à la perte* » ; « *famille, travail, loisir, que ces systèmes contribuaient à faire taire tout ce qui pouvait encore être dit.* »

La mise en page morcelle la lecture, empêche toute fluidité du sens que l'on saisit par à-coup. Comme une immense phrase brisée toutes les trois syllabes, ces premières pages dénaturent dans un même temps la lecture et le rapport au langage qui trébuche comme le poète sur l'horizon. Le réel se dérobe dans l'angoisse et dans l'étroitesse. Personne ne peut lire une phrase à la volée par dessus l'épaule, il faut déchiffrer, et il y a là quelque chose de l'ordre de la clandestinité : on ne peut pas saisir, d'un bref coup d'œil, qu'on lit un texte qui confronte le système à ses aberrations dignes d'une dystopie bien pensée.

« Hommes-malgré-eux, n'avaient plus ni mot à contestation, ni corps d'affront, il ne s'agissait là ni vraiment de science ni vraiment de fiction, le futur avait été aboli au profit de l'engagement présent, le passé était trié, réécrit, oublié, au profit de la disparition même de l'avenir proche.»

Nous comprenons cette grande chaîne rompue de disparitions à travers la description abattue d'un touriste errant au milieu d'une humanité déboussolée et déboussolante. Loin de l'emblème de la légèreté ou de l'idiotie, le touriste semble être la personne qui n'adhère pas à la société « *Travail, famille, loisir* », la personne effarée et « situé[e] nulle part au milieu de tout », en pleine (dé)réalité.

Cette première partie précède des fragments d'expériences vécues et publiées antérieurement pour certains dans des revues comme Remue.net, Pli, Nioques, ou encore dans le journal Lundimatin. Aux travers de ces fragments réunis, une chronologie se dessine et interroge. Comment sommes-nous passés d'un moment de lutte historique avec les manifestations portées par les gilets jaunes, à un moment de restrictions et de silence tout autant historique marqué par des mesures de confinements et de couvre-feu ? : « *J'affirme qu'il y a eu un mouvement dense d'aller vers l'en dehors, des millions de personnes ont quitté les foyers pour rejoindre toutes sortes de centres, contre les pouvoirs. [Mouvement écrasé brutalement.] J'affirme qu'il y a désormais le mouvement inverse imposé autoritairement, mouvement massif de retours vers l'en dedans, d'un retour aux foyers. Et que ces foyers veulent être contrôlés par ceux qui donnent l'ordre de s'y cloîtrer. Ce n'est toujours pas de la poésie. Et que dire de l'approbation ?* »

Pourquoi affirmer ? Avons-nous trop facilement occulté ce passage problématique du presque-tout au quasi-rien ? Ces évènements ne nous auraient-ils pas révélés à nous même plus dociles et arrangeants que nous l'imaginions ? Rien n'est simple mais Justin Delareux pointe avec justesse ce basculement en mal de formulation. D'une formulation à une autre, un texte poétique qui raconte l'expérience des manifestations dans les métropoles est chose rare.

« *Quelque chose ou quelques-uns me contiennent. M'écrasent m'entourent me cernent me tracent me taisent. Quelqu'un devenu chose m'éteint. Je tiens debout je cours je saute je fuis pour ne pas mourir. Tenir debout est une histoire. Une histoire, deux secondes. Tenir ici courir aveuglé. Quitter les gaz. Tomber tremblant. Sauver les yeux. Avec les siens. Le bloc noir n'est pas un entre-soi. Le bloc noir est dispersé. Aucun ordre ne doit désormais nous toucher. Que l'armée brûle. Marche et crève. Nous ne sommes pas rassurés. Les rues des poisons, des impasses, des pièges, nos rues occupées à récupérer. Avec ou sans plan. On est content, on sait faire semblant.* »

La peur, les tremblements, les yeux qui brûlent, la crainte de perdre une main, une partie du crâne ou les yeux, sont souvent l'apanage de témoignages diffusés occasionnellement comme s'il s'agissait d'expériences individuelles, des écarts ou des manques de chance et non une répression systémique et

systématique. Justin Delareux parle « de corps » plutôt que de manifestants ou de militants. Voilà qui fait blêmir : « *Les corps sont frappés, roués de coups, asphyxiés, traînés sur le goudron, les corps ne sont plus grand-chose pour ceux qui les mutilent* ». Ce choix lexical ravive à notre mémoire écrasée les premières utilisations massives de gazes sur des corps au siècle précédent :

« *Il s'agit de corps gazés par d'autres corps. Vous, malhonnêtes, viendrez rétorquer que la police ne gaze pas afin de tuer les masses présentes, quelle funeste vision de la vie avez vous. Gazer une foule, ce n'est pas la repousser ou la disperser, c'est lui nuire. Ce n'est pas l'ordre qui est maintenu, c'est la terreur.* »

Nous ne sommes pas dans le « dit comme ça, il est vrai que » mais bien dans une prise de conscience que permet le langage poétique. Je m'interroge alors avec la poète et critique Emmanuèle Jawad : « *La « poésie brutale » telle que la définit Jean-Marie Gleize serait-elle donc celle qui, s'exerçant le plus souvent dans une radicalité formelle, se trouve en prise directe et éminemment critique avec le monde dans lequel nous vivons ?* » (L'intervention poétique, 2017 dans remue.net).

Écrase-Mémoire fourmille d'idées pour penser ce à quoi nous avons été confrontés durant ces périodes. L'asphyxie et l'écrasement circulent dans le texte et, plus marginale quoique fondamentale, nous retrouvons aussi l'idée de séparations des corps, séparations des manifestants, séparations de ce qui est « vital » de ce qui ne le serait pas. On se souviendra des scandales sur lesquelles nous avons fermé les yeux quand certains privilégiés déjeunaient clandestinement dans les restaurants : « *Une vitre sépare deux mondes. L'un attablé dans un de ces restaurants impossible, l'autre debout hurle de colère et de douleur* ».

Au moment de l'épidémie et contrairement aux communications du gouvernement, nous n'avons jamais autant été séparés par des mesures hygiénistes et liberticides : « *coupables en-semble est devenu un slogan, une injonction de la communication gouvernementale. On constate toutes sortes de monstres autour de nous* ». Mais de tout cela, la « civilisation qui s'en lave les mains, jusqu'à décomposition de peau ». Véridique.

Comment reconstruire du commun, être de nouveau ensemble dans les luttes ?

Nous avions veillé toute la nuit, à nous sentir debout tout seuls. Voilà un monde chancelant qui fuit. Qui n'oubliera pas son premier amour ne reconnaîtra pas le dernier. Voilà un monde mutilé et des médicastres littéraires en mal d'amélioration. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte, debout sur la cime du monde. Nous seuls sommes le visage de notre temps. Nous repousserons toute tendance.

Voilà l'introduction à l'ultime partie écrite d'*Écrase-Mémoire*, signée collectivement par un « nous » anonyme. L'énergie créatrice de ce manifeste perdrait en puissance à être commentée mais elle peut être décrite comme un grand mouvement vers l'avant, un grand « non », et des propositions pour les bases d'un art communiste. Très proche d'Antoine Volodine dans le ton avec la dimension onirique en moins, nous retrouvons aussi un écho au Manifeste Féministe de Mina Loy, citée sans l'être : « faites du monde votre salon ». Citons pour finir un autre extrait de ce manifeste qui inaugure la prise d'arme symbolique par les mots pour une confrontation nécessaire avec ceux qui organisent le réel à leur convenance :

L'insatisfaction perpétuelle, voilà notre destin. La lutte en avant, voilà notre forme de vie. Tout acte est un coup de revolver cérébral.
Nous assistons en ce moment au spectacle de nous-même. Nous affirmons que l'avenir de l'art est l'embrasement de son présent »

Le poète ne se représente pas comme un porte-parole pas plus qu'il ne se glorifie comme un David du verbe qui ferait face à un Goliath étatique : il se tient là, parce qu'il n'a pas d'autre choix. Il est, comme tout le monde, ou presque, broyé par le « *grand projet impérial de l'écrasement de tout le reste* ». Son choix se situe au niveau du geste et de la création et sans demi-mesure : « *il n'y a pas d'art politique, il y a des escrocs. Il n'y a pas d'art engagé, il y a des traîtres* ».

Confidentielle voir clandestine, la poésie de Justin Delareux n'est pas seulement « engagée ». Le poète est enrôlé par la rue et dans la rue, présent aux manifestations comme son art dans l'espace publique : il a un rôle à jouer. Son action artistique excède la poésie et nous sentons bien à lire *Écrase-Mémoire,* qu'elle n'est pas non plus réductible à l'objet-livre. L'écriture et l'intervention poétique sont un « espace de sabotage en distanciel », pratiques solitaires qui pourtant créent du commun entre remémoration et fabrication de projectiles. Les « *petits textes en vers pilés* » que Justin Delareux lance à la surface de l'oubli existent et c'est un soulagement.

Zoé Théval

Article écrit par Benjamin Fouché, publié dans la revue en ligne *lundimatin*, en 2023, au sujet du livre *Écrase-mémoire* de Justin Delareux, aux éditions pariah.

Poème en quatre sections paru cet hiver aux éditions Pariah, *Ecrase-mémoire* (signé Justin Delareux, et à qui l'on doit l'excellente revue PLI) a suscité de rares commentaires dans le petit milieu autorisé de la poésie contemporaine. Et pour cause : une prose littérale et volontiers assertive prône le retrait et la sédition, dénonce l'enfumage (cette asphyxie sous les gaz lacrymogènes et sous les paroles qui accompagnent l'horreur économique.) Pour qui verrait avant tout dans le poème une célébration de l'Ardeur, de la Beauté, de l'Éphémère ou de la Grâce (on reprend ici quelques thèmes du « Printemps de Poètes ») il n'est pas certain que telles assertions d'*Ecrase-mémoire* puissent cadrer avec son horizon d'attente.

« Nous sommes résolus à tout, prêts à tout engager de nous-mêmes pour, selon les occasions, saccager, détériorer, déprécier ou faire sauter tout édifice social, fracasser toute cage morale, pour ruiner toute confiance en soi, et pour abattre ce colosse à tête de crétin qui représente la science occidentale accumulée par trente siècles d'expérience dans le vide.
Parce que nous vous haïssons, vous et votre raison, nous nous réclamons de la démence précoce, de la folie flambante, du cannibalisme tenace.
Voici la première ébauche d'un communisme littéraire. »

Exception notable : une recension de Nathalie Quintane salue la parution du livre. De cette prose incendiaire, elle en souligne à la fois la filiation (« Rimbaud-Ducasse via Gleize ») et un de ces effets les plus saillants : « Il met du jeu (non joueur cependant) dans les doxas autonomes. » C'est cette dernière remarque de Nathalie Quintane que nous aimerions ici développer, en entendant bien « doxa autonome » dans son double sens, à la fois grammatical et politique : « doxa autonome » pouvant désigner une phrase autonome, une phrase qui se suffit à elle-seule en énonçant un présupposé (sens grammatical), mais aussi bien un avis ou un jugement largement répandu parmi les militants autonomes (sens politique.) Et de fait, la prose d'*Ecrase-mémoire* fonctionne par petits paragraphes qui accumulent « doxas autonomes » dans les deux sens du terme :

Tu quittes l'organisation dite logique de ce monde, ses rituels et ses reconnaissances, ses petites mises à mort journalières, tenir une offensive critique, faire consister, faire tenir, obtenir une vérité par le fait, donner à voir, déserter partout, redistribuer, improviser.

Ou bien tel paragraphe, qui évoque les effets de ce pouvoir qu'on nomme biopolitique :

« De tout l'air autour dont on nous prive. Tout est dit depuis quinze ans. C'est comme patienter la chute probable qui prend des

formes d'affrontements. J'ai appris à respirer sous un coussin, nous-autres-riens. Chercher les planques. Ou tailler les armes. Ce qu'il nous reste à faire. Nulle part le fond. A perte de sens. La fermeture des lieux, par voie de recours et recours d'exception. Se faire piller de toutes parts.»

Ce qui frappe à la lecture de ces petits paragraphes qui s'enchaînent les uns les autres, c'est l'extrême condensation des formules qui provoquent comme des raccourcis –, trous, ellipses ou appels d'air dans l'ordre du discours. Une forme de « jeu » qui nous invite à voir, dans les deux phrases suivantes d'*Ecrase-mémoire*, un geste à la fois politique et poétique : « Un ailleurs immédiat. Un langage, des glissements ». La formule, aussi elliptique soit-elle, porte un sens politique manifeste : soit un langage (celui de l'ordre, qu'on nous impose, etc.) des glissements (des refus, des séditions) et puis un « ailleurs immédiat » (le retrait, qui résulte de ces mouvements destituants.) Mais, et cela n'exclut nullement la portée politique, la formule peut aussi s'entendre en un sens poétique : soit un langage (une prose, qui avance par assertions, qui accumule les doxas) et des glissements (du « jeu » dans la prose, entre chaque phrase.) Un texte qui avance par glissements pour, le temps d'une lecture, « tenir ici, construire des portes de sortie ».

C'est qu'en dépit de ses énoncés volontiers assertifs, Ecrase-mémoire n'est pas un poème à thèses, un poème pensant (et pesant) : ce serait plutôt une prose d'essai, mais qui adopterait une « allure poétique ». Le « à sauts et à gambades » de Montaigne étant ici remplacés par les fameux glissements qui s'opèrent au niveau de la phrase (les syntagmes s'enchaînent de façon rapide, nerveuse, ils énumèrent parfois, s'inversent, s'opposent, créant par là des effets d'accélération), mais aussi au niveau du paragraphe où d'infimes coqs à l'âne s'y opèrent parfois, où des énoncés autonomes s'y enchaînent avec de légers décalés, y glissent par ellipse ou condensation logique :

On exhume les vieux poncifs démocratie et république pour justifier l'attelage et le déploiement léger de 25 tonnes de blindés là où l'on ne veut plus voter. Lorsque j'ai essuyé mon pinceau pour le reposer, il était 3H30. L'économie tombe depuis toujours, c'est sa logique.

Enfin, des glissements provoquent du « jeu » à l'échelle du livre : la reprise des mêmes syntagmes, des mêmes énoncés si assertifs, mais ré-agencés différemment au fil des pages, attelés à d'autres syntagmes, déployés en d'autres contextes, opère non pas des refrains dans la prose mais des tremblés dans le sens, du différent, quelque chose qui approcherait de ce que le poème peut provoquer selon Gleize : « la suspension du sens, la désorientation, la déroute, le sans lien réitéré, le « de nouveau sans lien », les liens toujours rompus à mesure qu'ils se refont. »

Ce mouvement contradictoire de la prose, ce ressac « des liens toujours rompus à mesure qu'ils se refont », se condense dans cet impératif qui revient à plusieurs reprises dans *Ecrase-mémoire* : « Commencer par continuer ». C'est le mouvement d'une prose qui s'essaie (et non d'une prose d'essai), le mouvement d'une « prose en prose », c'est-à-dire (pour reprendre encore Gleize) d'une prose qui « noue et dénoue, lie et délie, de façon « in-cohérente », une arythmie particulière » . Et être à l'écoute de cette arythmie, c'est aussi tisser des liens, ne serait-ce que le temps d'une lecture, avec un nous qui « n'est pas lyrique » et qui prend la parole à l'ouverture de la deuxième section. C'est former au fil des pages une communauté, aussi ténue soit-elle,

avec ce nous « d'avant la séparation », « le nous constellé, celui des mondes et des formes perdues » et c'est peut-être faire l'expérience, dans cet acte si singulier qu'est la lecture, de cette « noue de solitudes » évoquée quelques pages plus loin : du lecteur à cette voix qui procède par glissements, errances et reprises, quelque chose se noue malgré la distance. (« La première ébauche d'un communisme littéraire » peut-être.)

« Arythmie particulière » et/ou « jeu dans les doxas autonomes », « allure poétique » d'une prose qui s'essaie d'errances en reprises : *Ecrase-mémoire* accumule des phrases en « petits textes de vers pilés » prose incendiaire et littérale, phrases qui s'avancent dans la destruction du « poétique » officiel et de ses ronrons (« ce vacarme soft de l'affairement généralisé » , paragraphes à contre-pied du poème mesuré-versifié qui tourne en boucle.

Pris depuis ces intérieurs. Frayée frêle foutue rue. Boucler chaque jour mes tours de piste, dans une prison sans clos. Dispositif santé, formule bien-être, assignation, prise en charge, pain de plastic, arts-plastrite.

Face au grand enfermement, aux multiples confinements au-dedans-dehors orchestrés par le capitalisme tardif, ses logiques biopolitiques et sa nov-langue (« Faites usage des gaz, au nom de la liberté »), la lecture d'*Ecrase-mémoire* nous invite à une expérience qui prolonge celle du vagabond rimbaldien « pressé de trouver le lieu et la formule ». L'expérience d'une prose qui construit, dans le jeu des doxas autonomes, un « ailleurs immédiat ». Pour ne pas étouffer démocratiquement :

Je pense aux cloportes, tout se frotte et passe. On étouffe démocratiquement, on répète que ça va, comme les 268 contaminés enfermés dans le *Diamond princess.* Quelque chose de l'air du temps, d'une rencontre fortuite, dit qu'il n'est pas toujours aisé de dissimuler la poussière des ruines. Fond de teint, fin de règne.

Benjamin Fouché

C.V / BIO

Justin Delareux, né en 1987, artiste, poète,
fondateur et responsable des éditions Pli et de la revue éponyme.
Vit et travail actuellement à Saint-Nazaire.

Sites : www.justindelareux.fr
www.revuepli.fr

EXPOSITIONS PERSONNELLES

2023 FRAGMENT(S), galerie Drama, Rennes
2022 Géographies, galerie Olivier Meyer, Nantes
2021 2022 Interruptions, le Derniers Télégrame, Limoges
2019 Destituant, galerie Satellite, Paris
2018 Faire pousser les ronces, Galerie Olivier Meyer, Nantes
2017 Débutant sans fin, Galerie Olivier Meyer, Nantes
2011 Printemps de l'Art Contemporain, Marseille

EXPOSITIONS COLLECTIVES

2025 Exposition des finalistes - Prix Pierre David-Weill - Institut de France, Paris
2024 Exposition « Collective 2024 », Galerie Satellite, Paris
2023 H2O, Galerie des Franciscains, Saint-Nazaire
2023 Caviardage, Galerie Olivier Meyer, Nantes
2021 Soyouz 4-21, Galerie Olivier Meyer, Nantes
2019 Soyouz 3, Galerie Olivier Meyer, Nantes
2019 CLOU 19, société des amis du Musée des Beaux-arts, Nantes
2019 Post-poster, syndicat potentiel, Strasbourg
2018 Soyouz18, galerie Olivier Meyer, Nantes
2018 Poésie indocile, journal d'intervention murale, centre d'art actuel Le Lieu, Quebec
2017 Soyouz, galerie Olivier Meyer, Nantes
2017 P.E.L (avec Alexis Judic), Nantes
2017 Ouichtre! Galerie Olivier Meyer, Nantes
2016 Monde Esseulé (avec Alexis Judic), DomaineM, Cerilly
2016 Vite Fait Mal Fait, Rennes
2015 Burashi No Oto Hamna Chinmoku, MilleFeuilles, Nantes
2014 Rembrunir, avec Alexis Judic, atelier Alain Le Bras, Nantes
2014 Sonitus Perterget Silentium Malleis, MilleFeuilles, Nantes
2014 70 combats pour la liberté, Centre d'art Le Radar, Bayeux
2012 Papiers, Galerie La Ferronnerie, Paris
2012 On recommence (projection vidéo), Mac/Val, Vitrysur-Seine
2011 Ddouble, Grands dessins à quatre mains, Le Mans
2011 Nuit Blanche (vidéo projection à l'échelle de la ville), Paris
2010 Dernière Démarque, école supérieur des beaux-arts du Mans
2010 Mouvementisme (projection vidéo à l'échelle de la ville), Congrès ELIA, Nantes
2009 Volumes – Dessins, Fonderie d'Antoigné, Sainte-Jamme-sur-Sarthe
2009 You are here (performance et exposition), WSA, Grande-Bretagne

ŒUVRES DANS LES COLLECTIONS PUBLIQUES

2021 Artothèque des Beaux-Arts de Nantes, ArtDelevery (photographie)
2022 Artothèque de La Roche-sur-Yon (photographies)
2024 Manoir des livres, Bibliothèque patrimoniale, Lucinges (livre d'artiste, avec Alexis Judic)
+ Nombreuses œuvres dans les collections privées (dessins principalement)

RÉSIDENCES

2023 - 2024 Résidence de création avec Alexis Judic, Archipel Butor, Lucinges
2020 Résidence d'étude et de création, La Pommerie, Lachaud
2019 Résidence d'élaboration pour un art des conséquences, La Pommerie, Lachaud
2019 Résidence de création, Chantier Public et éditions Pariah, Poitiers
2016 Résidence de création littéraire et plastique, avec Alexis Judic, DomaineM, Cérilly
2015 - 2016 Résidence avec les éditions Al Dante et Ciclic, Centre-Val de Loire
2011 Résidence de recherche et de création, *Où*, Marseille
2009 Résidence d'étude en Grande-Bretagne, WSA

BOURSES

2022 Soutien aux projets de création, département Loire Atlantique
2022 Soutien à la création, ville de Saint-Nazaire
2018 Bourse d'écriture attribuée par le CNL pour l'écriture d'un ouvrage
2015 Bourse d'aide au projet de création, Région Pays de la Loire
2013 Bourse de la DRAC pour achat de matériel et réalisation d'une pièce vidéo
2011 Bourse aide à la création pour le projet de recherche *Langage et Dispositifs*

FOIRES

2023 - 2024 - 2025 Salon du dessin contemporain et de l'édition d'artiste, Saint-Briac
2012 Salon du dessin contemporain *Drawing Now*, Paris

BIENNALE

2012 Biennale *jeune création*, Mulhouse

PARUTIONS / BIBLIOGRAPHIE

2025 Lotissements (octobre 2025) éditions La Grange Batelière
2025 Écrase-mémoire, réédition, tirage limité, éditions Pli
2022 Écrase-mémoire, éditions pariah (poésie, critique)
2020 Interruptions, éditions ZA (dessin, peinture)
2019 Quelques verbes d'actions, éditions pariah (écriture, dessin)
2018 Parloar, éditions pariah (poésie)
2016 Extrait des nasses, éditions Les Presses du réel / Al Dante, (poésie)
2016 La Laisse, éditions DomaineM et Mille Univers (poésie)
2016 La main la plus gauche, livre, document d'artiste (dessin, peinture)

PUBLICATIONS EN JOURNAUX ET REVUES

2024 Revue Lame de fond (collectif)
2024 - 2023 Revue Entêtement (collectif)
2023 Revue INTER (Quebec) - *Technique et mélancolie*
2023 Revue Teste, véhicule poétique
2022 - 2019 Revue Parades (collectif), n° 2, 3
2020 - 2019 Journal Hector, n° 1,2,3,4
2020 - 2019 Revue Attaques, dirigée par Laurent Cauwet, n° 2,3
2019 Post-Poster, initié par Mathieu Tremblin et Antonio Gallego (collectif)
2017-18-19 Plusieurs parution journal Lundimatin (web)
2018 Parution dans le livre de Jean-Marie Gleize: Trouver ici, éditions du Seuil
2018 Revue Docks, dirigée par Philippe Castellin et Jean Torregrosa
2017 Parution dans le livre de Laurent Cauwet: La domestication de l'art, éditions La Fabrique
2017 Revue Slot, éditions Châteaux, France-Suède
2016 Une Catastrophe, éditions Cantos-Propaganda
2015 Parution dans le livre de Jean-Marie Gleize: Le livre des cabanes, éditions du Seuil
2015, 2019, 2020 Revue Nioques, éditions La Fabrique, n° 15, 19, 20, 24, 25
2015 Revue Invece, dirigée par Julien Blaine, éditions Al Dante
2015 Revue La vie manifeste: laviemanifeste.com
2012 - 2015 Publications sur le site Armée Noire, dirigé par Charles Pennequin
2013 Publication de Infra 9, avec Mathieu Tremblin, éditions Infra
2013 Réaliser la nuit (multiples réduits), Voix édition, Fireboox
2013 Contribution au projet Portes-Paroles/ Exposition OUTSIDERS, (collectif)
Objet éditorial: Centre culturelle Colombier, Rennes
2013 - 2012 Contribution à Fondcommun organe de presse problématique, Marseille
2012 Contribution au projet Paper Tiger, Place Publique et le BBB, Toulouse
2011 Projectiles Pauvres, 750 exemplaires, OÙ lieu d'exposition pour l'art actuel, Marseille
2010 Revue Fusées, dirigée par Mathias Perez, éditions carte blanche, n° 17
2010 6 livres-épistolaire avec Charles Pennequin, écriture/dessin/bibliophilie
2009 *TempsDencre*, espace expérimental (collectif), édition numérique et papier.

INTERVENTIONS / ATELIERS / ENSEIGNEMENT.S

2024 - 2025 Artiste intervenant, *Plasticien au collège*, collège René Char, Saint-Joachim
2023 - 2024 Artiste intervenant, dessin.s et processus de création, collège René Char,
2023 Présentation/Rencontre avec les étudiants des Beaux-arts d'Annemasse
2022 Workshop, *écriture à fragmentation*, cycle L3, ESBA Nantes
2022 Artiste au collège, atelier dessin et céramique, Le Lude
2022 Membre du jury pour le prix CLOU, Nantes
2022 Lecture publique, ateliers d'écriture et interventions en milieu scolaire,
invité par la Maison de la poésie, Rennes
2021 Artiste enseignant pour le *Programme International* (remplacement) ESBA Nantes
2019 Lecture à la maison de la poésie, scène littéraire, Paris
2018 - 2019 Artiste intervenant ENSA TALM pour l'arc Grandes Images-Belles lettres
2018 Lecture, librairie Le port en tête, Montréal
2018 Lecture et atelier d'écriture pour la maison de la littérature, Quebec
2018 Conférence/rencontre, journées professionnelles, Esba-Talm, Tours
2018 Lecture/conférence, faculté de lettres d'Aix en Provence
2018 Lecture, Salon Les lettres du Maghreb, Oujda, Maroc
2017 Conférence, Festival des revues Livraisons, Lyon
2017 Entretien croisé pour le site Remue.net
avec Justin Delareux, Bernard Noël, Jean-Marie Gleize, Florence Pazzotu,
2015 Lecture/rencontre publique, médiathèque de Bourges,
accompagné de Jean-Marie Gleize et Laurent Cauwet
2015 Manifesten, lecture à l'occasion de la parution de la revue Invece, Marseille

INTERVENTIONS / ATELIERS / ENSEIGNEMENT.S (SUITE)

2015 Global Snapshot, La Panacée, écriture-restitution-lecture, Montpellier
2012 Enseignant/assistant de Kate Blacker pour atelier in-situ, ESBA/TALM
2013 Conférence au sujet de la publication d'INFRA, des écritures et de l'espace public
La panacée, centre d'art de Montpellier
2010 Auteur/intervenant au Théâtre du Radeau, Le Mans, atelier à voix haute avec l'ESBA-TALM

ÉDITION

Depuis 2013 Fondateur et responsable des éditions Pli
Depuis 2023 Réalisation des catalogues d'exposition pour le Manoir des Livres (Lucinges)
2018-2020 Responsable de collection pour les éditons Al Dante - Presses du réel

Contact : justin.delareux@gmail.com
+33 (0)615649322

juin 2025